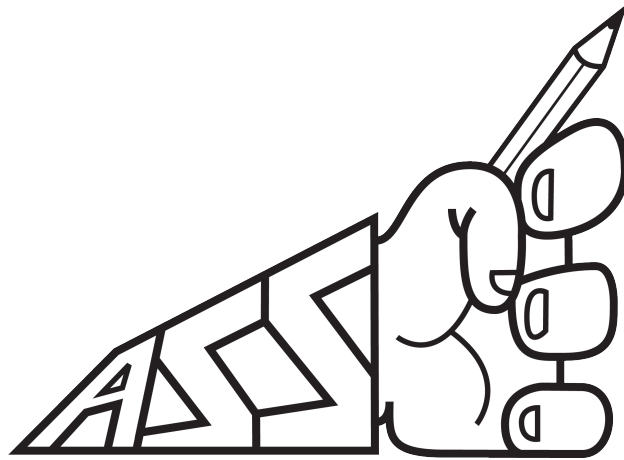


Textes de réflexion sur le féminisme
en vue du Congrès

*et cahier du camp de formation
féministe*



**Association pour une Solidarité Syndicale
Étudiante (ASSÉ)**

Novembre 2009

Table des matières

<u>Table des matières</u>	<u>2</u>
<u>Horaire des ateliers et logistique</u>	<u>3</u>
<u>Textes pour l'atelier « Hommes, masculinisme et profémisme »</u>	<u>6</u>
<u>Le masculinisme</u>	<u>6</u>
<u>Suggestions de lectures</u>	<u>7</u>
<u>Les hommes et le féminisme : lorsque changement rime avec intériorisation</u>	<u>9</u>
<u>« Les hommes profémistes : compagnons de route ou faux amis? »</u>	<u>12</u>
<u>La langue « macho »[1]</u>	<u>14</u>
<u>Textes pour l'atelier « Femmes et éducation »</u>	<u>17</u>
<u>Bibliographie</u>	<u>17</u>
<u>Version préliminaire de l'analyse québécoise pour la Marche mondiale des femmes sur l'enjeu « Femmes et éducation »</u>	<u>19</u>
<u>Textes pour l'atelier sur le féminisme à l'ASSÉ</u>	<u>20</u>
<u>Luttes féministes au sein de l'ASSÉ</u>	<u>20</u>
<u>Construire la solidarité (texte pour l'atelier « l'hétérosexisme, l'homophobie : piliers du patriarcat »)</u>	<u>22</u>
<u>Bibliographie, atelier hétérosexisme et homophobie</u>	<u>23</u>
<u>La violence sexuelle et les attitudes machos (texte pour l'atelier « Le privé est politique »)</u>	<u>24</u>
<u>Le discours masculiniste sur les violences faites aux femmes: une entreprise de banalisation de la domination masculine</u>	<u>25</u>

Horaire des ateliers et logistique

Locaux importants durant la fin de semaine:

A-135 (probablement la garderie), A-220 (ateliers) et C-237 (repas et certains ateliers non-mixte)

Samedi 7 novembre 2009

Ho- raire	Ateliers, conférenciers et confé- rencières	Descriptif
9h à 12h	Atelier d'autodéfense non-mixte pour les femmes par le "Cran des femmes"	Cet atelier d'autodéfense s'adresse à des femmes qui veulent développer les moyens pour riposter lors de différentes formes d'attaques. Le but est d'initier les jeunes femmes afin de les inciter à suivre le cours complet de 15h, qui regroupe autant une partie physique que théorique. Cet atelier se veut aussi une forme de démystification des réactions que les femmes peuvent avoir lors d'une confrontation verbale ou physique.
10h à 12h	Homme, masculinisme et proféminisme par Jean- François Filiatrault	Dans une société patriarcale, les femmes et les hommes vivent des inégalités sociales, économiques, politiques, etc. mettant les hommes en position de supériorité face aux femmes. Depuis les poussées scientifiques et sociales rejetant les arguments naturalistes de cette oppression, les hommes se retrouvent désormais confrontés au choix de préserver leur position de domination ou bien d'y renoncer et de lutter pour l'atteinte de l'égalité des sexes. Nous couvrirons, premièrement, « la condition et l'identité masculine » au Québec ainsi que les positions masculinistes et féministes quant à celles-ci. Ensuite, nous discuterons de la place des hommes dans les luttes féministes à l'ASSÉ et des textes mis en annexes.
13h à 14h30	Femmes et éducation par Myriam Villeneuve	Il y a encore quelques décennies, au Québec, une véritable ségrégation sexuelle existait en éducation, les femmes se voyant refusées dans l'enseignement supérieur, leur voie se trouvant dans des écoles ménagères. Bien des choses ont changé depuis, mais malgré tout, l'institution scolaire reste teintée de masculinisme. Nous verrons, dans un premier temps les revendications des femmes sur l'éducation et la persistance des inégalités, pour ensuite, dans un deuxième temps, s'intéresser aux différentes critiques féministes sur l'éducation. Tout cela, pour finalement voir comment l'ASSÉ pourrait intégrer une perspective féministe dans sa vision de l'éducation, si cela est possible, quelles seraient les revendications à adopter, etc.
14h45 à 16h45	Atelier de réflexion sur le féminisme à l'ASSÉ (incluant un caucus non- mixte) par Geneviève Paquette	Durant cet atelier, qui se veut participatif et dynamique, il sera question de la place du féminisme dans l'organisation qu'est l'ASSÉ. Depuis sa création et même avant, le débat quant à la place, au rôle, à la manière de faire, aux règles internes, aux différentes visions et différents courants, etc. relatifs au féminisme a créé de vives discussions et causent parfois aussi des problèmes aux militantes et militants de l'ASSÉ. Cet atelier a pour objectif de mieux comprendre ce phénomène et à trouver des solutions et des idées afin de régler ce qui semble parfois être un conflit entre les féministes de l'ASSÉ et l'ASSÉ. La discussion prendra ainsi une importance majeure dans cet atelier, soyez prêtes et prêts !

Ho- raire	Ateliers, conférenciers et confé- rencières	Descriptif
17h à 18h30	Sexisme et racisme par la caravane des solidarités féministes par Kathia Atif et Catheryn Roy-Goyette	L'atelier <i>sexisme et Racisme</i> , est une introduction à l'origine commune de l'expression moderne du racisme et du sexisme, ainsi que son utilité pour le capitalisme, illustré dans un contexte québécois. (Donné par Le centre des Femmes de Verdun et la Caravane des Solidarités)
19h30 à 22h	"Industrie du sexe" : débat et atelier par Mathieu Corbeil Buissières et Marie- Michèle Whitlock	Atelier qui porte sur l'industrie du sexe. Dans cette atelier on opposera l'idée que la prostitution est une violence faites aux femmes en plus d'être un symbole de l'inégalité entre les sexes contre la vision que la prostitution peut être un travail comme un autre et être fait dans le respect de la femme. Un temps est alloué pour démystifier les termes tels que la prostitution, l'exploitation sexuelle, l'industrie du sexe, le travail du sexe, la décriminalisation totale ou partielle, ect. Un portrait des femmes ayant un lien avec l'exploitation sexuelle sera aussi donné.

Dimanche 8 novembre 2009

Ho- raire	Ateliers, conférenciers et confé- rencières	Descriptif
10h à 12h00	L'hétérosexisme, l'homophobie: piliers du patriarcat par Bruno Laprade (CJMLH) et Miguel Gosselin Dionne (PolitiQ)	Comment la contrainte à l'hétérosexualité est au fondement des identités de genre : être une « vraie » femme, un « vrai » homme, qu'est-ce que c'est ? Y a-t-il un agenda gay caché ? Liens à effectuer entre les luttes queers et féministes. Disparition des espaces ouverts à discuter de sexualité collectivement (notamment, disparition du cours d'éducation à la sexualité, discours de la responsabilisation individuelle vs criminalisation des séropo, invisibilisation des pratiques non-hétérosexuelles, ou non-monogames). Effets de cette invisibilisation chez les jeunes LGBT (Lesbiennes, Gais, Bisexuel-le-s, Trans), portrait général de l'homophobie au Québec, cet atelier permettra de discuter de ce qu'il est possible de faire et des façons de solidariser les différentes luttes.

13h à 14h30	Le privé est politique par Martine Poulin, Eve-Marie Lacasse et Anne-Marie De la Sablonnière	« Ce qui se passe dans la chambre à coucher reste dans la chambre à coucher ! ». Pourtant, ce que l'on pense relever du domaine privé est en réalité influencé par ce système de domination qu'est le patriarcat, qui n'influence pas uniquement la sphère publique (travail, institutions, etc.) mais encore plus la sphère privée (sexualité, travail domestique, relations de couple...). Selon les Sorcières, le privé n'est justement pas privé, il est politique.
14h45 à 16h15	Polytechnique et masculinisme par Anne-Marie De la Sablonnière	Le 6 décembre prochain marque le 20e anniversaire de la tuerie à l'école Polytechnique. Cet atelier offre l'occasion de faire une lecture féministe de cet événement tragique et de réfléchir aux manifestations actuelles de l'antiféminisme, principalement via le mouvement masculiniste. L'atelier est basé sur les travaux de la chercheuse Mélissa Blais et offre aux personnes un espace pour analyser les manifestations de l'antiféminisme dans le mouvement étudiant et élaborer des pistes d'actions possibles pour les contrer.

Textes pour l'atelier « Hommes, masculinisme et profémisme »

Le masculinisme

Le masculinisme s'intègre dans le ressac anti-féministe qui frappe la majorité des régions du monde ayant vécu des avancées féministes au cours des dernières décennies. En réaction directe avec le féminisme, les masculinistes considèrent que celui-ci serait allé trop loin et désormais, les hommes seraient discriminés dans notre société à cause de leur sexe. Autrement dit, les hommes seraient les victimes des luttes féministes. L'État et le système juridique fonctionneraient et agiraient en faveur des femmes de même qu'au détriment des hommes. Les féministes auraient aussi « féminisé » la société et bouleversé les valeurs fondamentales de la famille.

Le discours masculiniste ne porte pas sur la justice sociale ou les inégalités socio-économiques. Il est en confrontation directe avec de nombreuses avancées gagnées par les luttes féministes qui furent – et sont encore – doit-on le rappeler, longues et jamais totalement acquises. Les revendications des masculinistes sont centrées sur la réappropriation du pouvoir que les hommes, en tant que classe dominante, ont perdu au sein de la famille et de l'État suite aux poussées féministes. Les masculinistes parlent de « l'identité masculine », de la « nature masculine », de « l'essence masculine » (alors que les féministes ne parleront pas de « nature féminine »). En ce sens, ils défendent les droits d'un homme très générique, universel... Unique en d'autres mots. Ils invoquent l'argument de différences fondamentales entre les deux sexes pour réclamer la valorisation de la « culture masculine ». Leur discours est axé sur la conservation de la famille, directement hérité de la condition de père de la majorité des masculinistes actifs dans le mouvement.

On peut généralement diviser les groupes masculinistes en trois grands groupes :

Les groupes de défense des droits des hommes

Un homme bloque le pont Jacques-Cartier pendant des heures parce qu'il n'a pas eu la garde de ses enfants. Ça vous dit quelque chose ? Enchaînant mise en demeure et actions médiatiques, les groupes de « défense » sont particulièrement visibles au Québec. Ils partent du principe qu'il y a une symétrie entre les problématiques spécifiques aux hommes et celles spécifiques aux femmes. Au viol, violence conjugale, non-parité, etc., ils opposent le haut taux de suicide, la toxicomanie, l'alcoolisme, les problèmes scolaires, etc., des hommes. Ils se voient comme le contre-penchant naturel des féministes, si l'on peut parler de condition féminine alors on peut parler de condition masculine, le publisexisme touche autant les hommes que les femmes, etc.

Les groupes de thérapie de la masculinité

Les groupes de thérapie se sont fondés sur la notion de « souffrance des hommes ». Ignorant l'approche sociopolitique des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes, ils ont préféré centrer leurs analyses sur les hommes en tant qu'individus et leurs rapports à la masculinité. Leurs activités sont centrées sur des thérapies de groupes (ateliers, retraites, groupes de discussions, etc.) souvent soutenues par des intellectuels, conseillers, thérapeutes.

Les groupes conservateurs

Ce groupe, contrairement aux 2 premiers, ne s'est pas créé en opposition au mouvement féministe étant présent avant l'arrivée de celui-ci. Il est principalement composé de fondamentalistes provenant de la droite religieuse. Foncièrement anti-féministe, il fait la promotion de la complémentarité des hommes et des femmes de même que d'une organisation sociale basée sur celle-ci. À en croire leurs [idées, propositions OU principes,...] on croirait les entendre dire : « Les femmes à la maison, les hommes au travail ! »

Pour en savoir plus sur le discours masculiniste et son contre argumentaire féministe, vous pouvez consulter le livre « le mouvement Masculiniste au Québec – l'antiféminisme démasqué ». Écrit sous la direction de Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri, il regroupe des textes de 11 auteur-e-s et offre un très bon argumentaire pour les féministes et pro-féministes.

Les pro-féministes :

L'appellation pro-féministe est portée par les hommes soutenant les luttes féministes. Bien que certains hommes se qualifient de féministes, l'appellation « pro » féministe semble plus adéquate pour diverses raisons notamment parce qu'elle rappelle que les luttes féministes doivent être menées par les femmes, les hommes devant les supporter dans celles-ci. Vous trouverez deux textes écrits par des militants proféministes plus bas (Les hommes et le féminisme : lorsque changement rime avec intériorisation et « Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis? »). Bonne lecture!

Suggestions de lectures

Merci à Mme. Francine Descarries pour sa participation.

Sur le masculinisme :

BLAIS, Mélissa, et Francis DUPUIS-DÉRI, 2008 « Le mouvement masculiniste au Québec, l'antiféministe démasqué », Éditions du remue-ménage, Montréal, 257pages.

BOUCHARD, Pierrette, 2003 « La Stratégie masculiniste, une offensive contre le féminisme » : <http://sisyphe.org/spip.php?article329>

ALTMINC, Ruth, 2007 « Médias et masculinisme à Montréal », Pour la Table des groupes de femmes de Montréal, 31 pages.

Sur le pro-féminisme :

DEMERS, Yannick, 2003 « Les hommes et le féminisme : intégrer la pensée féministe », : <http://sisyphe.org/spip.php?article695>

BARTKY, Sandra, 1998 « Foreword », dans Tom Digby (dir.), Men Doing Feminism. New York-Londres, Routledge : xi-xiv.

De la place des hommes dans la lutte contre le patriarcat : http://www.europofem.org/contri/2_07_fr/fr-masc/18fr_mas.htm

DUPUIS-DÉRI, Francis, « Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis ? » Recherches féministes, vol. 21, n° 1, 2008, p. 149-169. <http://www.erudit.org/revue/rf/2008/v21/n1/018314ar.html>

DUPUIS-DÉRI, Francis, 1999 « Le féminisme au masculin », *Conjonctures*, 29 : 59-65.

GROULT, Benoîte, 1977 *Le féminisme au masculin : utopie d'hier, réalité d'aujourd'hui*. Paris, Denoël/Gonthier.

Pichevin, M.-F. et D. Welzer-Lang, " Préambule ", *Des hommes et du masculin*, ouvrage collectif, Presses universitaires de Lyon, 1992, p. 11.

THIERS-VIDAL, Léo, 2001 *Rapports sociaux de sexe et de pouvoir : une comparaison des analyses féministes radicales avec des analyses masculines engagées*, Genève-Lausanne, mémoire de diplôme d'études supérieures (DEA) pluriuniversitaire « Études genre » aux universités de Genève et de Lausanne.

Liens et ressources :

Site Internet :

Site du Comité femmes de l'ASSÉ - www.comite-femmes.info

Section « femmes » du site Internet de l'ASSÉ, il contient une grande partie de la documentation féministe produite par l'ASSÉ.

La domination masculine - <http://www.ladominationmasculine.net>

Site Internet du film « La domination masculine » portant sur le patriarcat en France et au Québec. Le film sera projeté dans le cadre du Festival les Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal les 12 et 13 novembre.

Sisyphé - <http://sisyphe.org>

Ce site contient entre autres des articles sur la condition des femmes, sur la politique, sur les droits humains et sur les rapports de pouvoirs, etc.

Les Panthères Roses - www.lespantheresroses.org

Un site qui contient de l'information sur le mouvement Queer radical au Québec et un peu partout dans le monde. C'est un groupe qui fait des actions afin de "mettre en évidence le fait que la sexualité n'est pas juste une affaire privée et que les normes hétérosexuelles sont omniprésentes dans l'espace public, que l'on parle d'espace physique ou médiatique, idéologique." (Sylvie Tomillo, 2005)

Ressources :

Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel

Regroupement des CALACS : <http://www.rqcalacs.qc.ca/>

Groupe d'aide aux hommes violents « À cœur d'homme »

Réseau d'aide aux hommes pour une société sans violence : www.aceurdhomme.com

* Aide aux conjoints et aux pères de famille ayant des comportements violents

* Références, intervention, suivi.

Activités :

12 et 13 novembre 2009 Lancement québécois du film "La domination masculine"

Le film sera projeté dans le cadre du Festival les Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal

Pour plus d'information : <http://www.ladominationmasculine.net>

4 au 19 décembre 2009 - Événements commémoratifs du 6 décembre 1989

4 au 6 décembre : Colloque international et multidisciplinaire dans le cadre des commémorations. Prix pour les étudiantes et les étudiants : 25 \$

4 au 19 décembre : Exposition d'art présentant pour la première fois à Montréal des artistes féministes de réputation internationale, les Guerrilla Girls

4 au 6 décembre : exposition muséologique, qui commémore la tragédie de la tuerie et illustre le rôle des femmes dans la société québécoise

6 décembre : Rassemblement public organisé par la FFQ

Les hommes et le féminisme : lorsque changement rime avec intériorisation

Par Yannick Demers

Nous sommes fréquemment confrontés, en tant qu'hommes militant dans un milieu de gauche, à une analyse féministe de la société; que ce soit indirectement, à travers un atelier ou un débat d'instance, ou par le biais d'une action menée par un groupe de femmes du milieu, ou plus directement, lorsqu'une de nos consœurs dénonce le sexisme à son égard et sa place stéréotypée dans le groupe, ou nous interpelle face à un de nos comportements machistes. Quelle que soit la forme par laquelle nous y sommes confrontés, le féminisme nous questionne profondément dans nos attitudes et comportements masculins - ce que nous avons jusque-là considéré comme notre identité profonde - nous interroge quant à notre responsabilité dans l'oppression des autres (les femmes) nous qui sommes pourtant habitués à dénoncer l'oppression créée par les autres, les capitalistes, les racistes, les fascistes.

Malheureusement, notre première réaction - qui peut souvent perdurer quelques années - lorsque nous sommes confrontés à cette juste critique, est la levée de boucliers, la négation, la défensive. Nous nous sentons agressés, bouleversés, remis en question : on nous demande, sans formules de politesse et sans possibilité de refus, de changer. Mais qui a-t-il de mal à changer, lorsque ce changement est porteur d'égalité, que nous avons le pouvoir concret de révolutionner des rapports sociaux, en commençant par notre seule volonté? C'est après tout ce que nous demandons à chaque jour à toute et chacun lorsque nous luttons contre le capitalisme, contre la privatisation de l'éducation, contre la guerre. Nous demandons aux autres ce que nous refusons de faire nous-mêmes : accepter le dévoilement de notre position sociale, reconnaître nos privilèges, travailler à les abolir pour que cesse l'oppression, et ce, tant dans nos comportements quotidiens que dans la société au sens large.

Une critique à intérioriser

Les changements qu'on nous demande ne peuvent être effectués uniquement sur le mode passif. Bien que la remise en question de nos comportements machistes doive partir de l'écoute attentive et active des revendications des femmes de notre milieu, nous ne devons pas attendre qu'une féministe pointe chaque élément problématique pour réagir : ce n'est pas à elle d'avoir à porter le fardeau de la preuve et à être constamment prise au piège dans le rôle de la dénonciatrice « casseuse de party ». Constamment attendre la critique devient une manière efficace pour éviter la critique : la personne qui dénonce, stigmatisée et isolée, à bout de patience et de souffle, finit par abandonner la dénonciation.

Une réelle compréhension du message des femmes qui interrogent nos attitudes doit mener à une intériorisation du message et à une responsabilisation. Attention, cela ne signifie pas de se prendre de culpabilisation, de s'autoflageller et de s'accabler de tous les maux de la terre : même si la culpabilisation est un processus par lequel il arrive à plusieurs de passer, soit par sentiment d'impuissance, par vertige devant le chemin à parcourir, par le désespoir créé par la prise de conscience de notre position sociale d'opresseur - position à laquelle nous ne sommes pas habitués et qui ne constitue pas une identité agréable à porter. Il importe de dépasser ce stade, absolument stérile, de la réflexion, et de tenter de comprendre la critique qui nous est faite. Cette compréhension passe par une écoute attentive des femmes qui nous interpellent : n'ayons pas peur de questionner, sans insister et sans pression, nos collègues féministes, qui se feront généralement un plaisir de nous expliquer leur pensée si la demande semble honnête et sincère. Ne craignons pas non plus de consulter la littérature féministe, qui est souvent plus accessible que l'on pense : nos mêmes consoeurs se feront certainement un plaisir de suggérer quelques lectures qui les ont elles-mêmes aidées à prendre conscience de leur situation.

Une prise de conscience active et dynamique aide à se sortir du schème de culpabilité et de répondre de manière plus appropriée aux revendications féministes. De plus, cela peut contribuer à faire mentir le dicton (véridique) qui dit: derrière tout homme proféministe se trouve une (ou plusieurs) féministe(s) épuisée(s)...

Quand notre réflexion devient réaction

Une réflexion active sur les rapports de sexe n'est pas nécessairement signe de réflexion favorisant l'abolition des rapports d'oppression hommes-femmes. Le fait que nous prenions une autonomie (normale et nécessaire) dans notre réflexion face aux faits qui nous sont reprochés peut nous amener à rompre avec l'idée initiale de celles qui nous ont interpellés. Nous recevons la critique féministe, prenons acte des faits reprochés, étudions la situation pour... céder à la peur du changement et au mode défensif et renverser la situation pour critiquer le féminisme, plutôt que se critiquer soi-même. Ce renversement peut se manifester par : le refus d'écouter, la déformation et la caricature des propos féministes (les féministes haïssent les hommes, elles veulent éliminer les hommes...), la contre-accusation, la symétrie (vous êtes aussi pires que nous...), le renversement de la situation, etc. Un de ses procédés les plus courants, se constituant en réel mouvement organisé depuis quelques années, est le renversement de situation : ce que nous nommons le « masculinisme » témoigne d'un usage systématique de ce procédé.

Ce masculinisme, que nous appliquons tous à des degrés variés à certains moments de nos vies, répond à l'appel des féministes en suggérant que l'inégalité entre les sexes existe... mais qu'elle est plutôt subite par les hommes et que les féministes en sont les coupables. Procédé typique à la droite conservatrice - un-e ministre vous a sûrement déjà accusé d'être antidémocratique parce que vous bloquez la rue ou manifestiez contre le G8 - qui consiste à noyer le poisson en relativisant tout (la violence est commise par les hommes et les femmes de même manière...), à accuser de mauvaise foi la personne qui vous dénonce (les féministes qui veulent le pouvoir...), à se victimiser pour éviter la critique à tout prix (je souffre en tant qu'homme, alors ne me demande pas de changer...). Le masculinisme, s'il est présent sous forme organisée, par le biais de plusieurs groupes, est surtout présent au quotidien et se manifeste dans les nombreuses résistances que nous manifestons face au féminisme. Posons-nous la question : comment est-ce que je réagis lorsque l'on me critique : suis-je ouvert, accueillant et intéressé, ou fermé, agressif et accusateur?

Une base nécessaire

Intérioriser la pensée féministe exige enfin de nous une modification de nos perceptions des rapports de sexe et de nos valeurs à leur égard, afin de faire concorder notre vision du monde avec l'analyse de la situation que nous propose le féminisme. Les discours scientifiques nous martèlent depuis des siècles que les hommes et les femmes (tout comme les blancs et les noirs, les homos et les hétéros) sont fondamentalement différents et que cela explique largement nos différences sociales. Ces discours, qui se sont modifiés et constamment adaptés, au fur et à mesure que l'on prouvait leur invalidité, ont comme point commun leur ardent désir de prouver hors de tout doute cette différence. Nous ne nous attarderons pas ici à énumérer et réfuter les arguments propres à ces discours (toute une épreuve en soi), mais soulignerons seulement que ces discours témoignent tout bonnement d'un désir de légitimer les inégalités sociales et que ce simple fait les rend hautement suspects. Est-il nécessaire de prouver une différence fondamentale entre les sexes alors que, aujourd'hui même, des femmes ont prouvé leur capacité à accomplir tout ce que des hommes peuvent accomplir? Alors que, si différence il y a, elles sont à ce point insignifiantes qu'elles ne jouent qu'un rôle infime dans l'organisation sociale de notre société?

Intérioriser cette critique féministe demande de nous l'intériorisation d'un idéal social dans lequel les hommes et les femmes seraient tout bonnement équivalents, ce qui permettrait à tout individu, homme ou femme, de s'accomplir dans une diversité dépassant la barrière fautive des sexes (barrière maintenue par l'existence même des sexes). Sans un idéal de ce genre, quel intérêt avons-nous à voir nos privilèges éliminés au profit d'une égalité hommes-femmes, qui ne nous apporte autrement qu'une satisfaction éthique? Sans intérêt à la réussite de l'idéal féministe, comment pouvons-nous être vraiment honnêtes dans notre remise en question? Sans honnêteté et engagement, comment pouvons-nous prétendre réellement supporter la cause féministe?

Un engagement au quotidien

Ne nous décourageons pas devant la taille des objectifs à atteindre : les changements nécessaires à l'abolition des rapports d'oppression hommes-femmes sont colossaux, mais seulement vus d'en bas. Une progression au quotidien ne demande pas plus d'effort que celle que nous faisons dans notre

rapport au capitalisme, par exemple. Nous ne sommes pas parfaits, ne le deviendrons probablement jamais, mais ce n'est pas vraiment ce qui importe. L'important est d'aborder les critiques avec ouverture d'esprit et réceptivité, avec honnêteté et flexibilité et surtout avec un réel désir de changement. Le cheminement sera beaucoup plus agréable si nous collaborons activement avec les féministes, beaucoup plus enrichissant pour nous. Mais rappelons-nous que ce n'est pas une simple demande qui nous est formulée : c'est une exigence. Le féminisme, comme tout mouvement d'émancipation, arrivera un jour à son but (il a déjà fait beaucoup cheminer) et il le fera avec ou sans nous. À nous de choisir notre camp...

« Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis? »

Par Francis Dupuis-Deri

Toutes choses égales d'ailleurs, un homme a plus de chances qu'une femme d'atteindre les sommets des diverses structures hiérarchiques dans la sphère politique, économique, médiatique, culturelle, militaire et policière, scientifique et religieuse, ainsi que dans les puissants réseaux criminels. L'homme sera en général considéré comme plus compétent qu'une femme pour des emplois prestigieux et bien rémunérés. Un homme hétérosexuel vivra généralement en relation avec une femme qui dispose de moins d'argent que lui. Il aura donc plus d'autonomie dans le marché et plus de facilité qu'une femme à paraître crédible lorsqu'il sera question de brasser des affaires. La parole d'un homme sera considérée comme plus crédible que celle d'une femme. Il saura en général plus facilement imposer à des interlocutrices ses sujets de discussion. Ce sera généralement lui – quand il sera avec une ou des femmes – qui aura le privilège de conduire l'automobile ou de marcher à l'avant. S'il est accompagné par une ou des femmes, il saura que ce sera le plus souvent à lui que l'on s'adressera pour des choses « importantes » (sauf en ce qui concerne les enfants, la cuisine et les malades). L'homme pourra s'identifier aux acteurs principaux lorsqu'il verra des films, lira des romans, écouter ou encore lira les actualités ou des livres d'histoire. Il saura plus facilement s'identifier aux plus prestigieuses figures mythiques de sa culture ainsi qu'aux figures religieuses les plus puissantes, que ce soit le pape, Dieu ou le diable. Un homme n'aura en général pas peur de marcher seul dans la rue ou de voyager seul dans divers pays et pourra profiter du rôle de protecteur à l'égard de femmes craignant de se déplacer dans l'espace public. Un homme hétérosexuel saura qu'il peut régler un différend avec sa conjointe en utilisant une violence terrorisante et ne craindra pas que cette conjointe ait recours contre lui à de la violence physique. Il pourra s'attendre que des femmes soient à sa disposition pour ses plaisirs sexuels (pornographie, prostitution salariée ou non) ou simplement pour s'occuper de lui et de ses enfants (écoute et soutien psychologique, tâches domestiques et parentales, premiers soins, etc.). L'homme pourra profiter du travail accompli gratuitement pour lui par des femmes pour se dégager du temps libre qu'il mettra à profit comme il le veut. Il saura que son orgasme marquera généralement la conclusion d'un rapport sexuel avec une femme. Il saura en général s'attendre à inspirer le respect et l'admiration s'il s'approprie sexuellement plusieurs corps de femmes. Un homme pourra s'attendre de la part des autres hommes à une solidarité implicite ou explicite s'il a des paroles ou des comportements ouvertement misogynes. Il saura discréditer une femme le confrontant en identifiant cette fronde à des déterminismes biologiques non politiques (« tu es hystérique! », « tu vas bientôt être menstruée? »). Etc. Et il saura compter sur un ressac antiféministe quand des femmes contesteront individuellement ou collectivement les privilèges masculins et il trouvera même sans doute des femmes prêtes à prendre sa défense contre les féministes s'en prenant à ses idées.

Certains de ces avantages, et bien d'autres, viendront corrompre l'engagement des hommes proféministes auprès des femmes. Même lorsque l'homme proféministe se positionne comme un protecteur de femmes et des féministes, il adopte un rôle masculin bien balisé par le patriarcat qui postule des dominants – prédateurs ou protecteurs – et des « femmes faibles » (Descarries 2005 : 139) et dominées, proies ou protégées⁶. L'homme proféministe est donc problématique à la fois parce qu'il ne peut seul se départir de son statut de mâle et parce qu'il saura en certaines occasions, et surtout les plus contentieuses, agir comme un mâle et tirer profit de ses avantages de mâle.

Le disempowerment comme objectif politique

[...]

Les hommes proféministes pourraient avoir comme premier objectif de s'engager dans un processus de disempowerment, c'est-à-dire de réduction du pouvoir qu'ils exercent sur les femmes individuellement et collectivement, et d'une mise à disposition pour les féministes, dont ils se constitueraient auxiliaires. Cette notion de disempowerment s'inspire de ce que les féministes ont nommé l'empowerment, traduit en français par l'autonomisation ou l'« appropriation du pouvoir »

[...]

Les hommes proféministes devraient donc s'engager dans un processus de disempowerment qui consiste à réduire leur « pouvoir avec » les autres hommes et leur « pouvoir sur » les femmes. Ce processus de disempowerment n'est toutefois pas exactement l'envers masculin de l'empowerment féminin. L'empowerment des femmes signifie le développement de leur autonomie et de leur capacité de faire ce qu'elles veulent, c'est-à-dire de cesser d'être objet (des hommes) pour devenir sujet. Le disempowerment masculin signifie pour les hommes non pas de perdre leur capacité d'agir en tant qu'êtres humains, mais de minimiser le pouvoir qu'ils exercent en tant qu'hommes sur les femmes. Dans la sphère intime d'un couple hétérosexuel, par exemple, le disempowerment passera par la mise en application d'une idée banale, quoique rarement pratiquée, d'engagement actif et équitable de l'homme dans les tâches domestiques et parentales, mais aussi par l'abandon des tactiques rhétoriques visant à nier, à contrer ou à contre-attaquer lorsqu'une parente, une amie, une amante ou une amoureuse monte au front pour critiquer comme discriminante telle parole ou attitude. Dans la sphère du militantisme plus traditionnel, dans les comités et organisations politiques et dans les prises de position publique, le processus de disempowerment implique l'utilisation d'un certain nombre d'« outils⁷ » ou de processus auxquels les hommes proféministes devraient avoir recours (mais qui tous peuvent aussi entraîner des effets négatifs pour les femmes et les féministes).

Les hommes devraient d'abord s'instruire de l'analyse féministe radicale matérialiste (Delphy, Guillaumin, MacKinnon, etc.)⁸ qui les désigne comme participants privilégiés du patriarcat et qui peut les rendre plus conscients du fait que les dynamiques psychologiques et interpersonnelles relèvent aussi – jusque dans la prise de parole – de la politique patriarcale⁹. Ils devraient ensuite se mettre en retrait¹⁰ ou se limiter à un rôle d'auxiliaire et accepter que le processus de décision au sein de la lutte féministe soit contrôlé exclusivement par des femmes (principe de la non-mixité entre femmes)¹¹. Ils devraient aussi rompre la solidarité avec les autres hommes¹² et pratiquer le boy watch, soit se surveiller entre hommes pour repérer et contrer les gestes et paroles misogynes¹³, ce qui minimiserait leur « pouvoir avec » les autres hommes. Ils devraient aussi pratiquer la reddition de comptes envers des féministes,

c'est-à-dire faire approuver leurs déclarations et leurs actions proféministes¹⁴ par leurs alliées féministes. Ils devraient enfin choisir des fronts de la lutte antipatriarcale qui ne les placent pas en position antagoniste avec des femmes (comme dans le cas de la lutte contre la prostitution salariée, par exemple, ou même la lutte pour le droit à l'avortement¹⁵). Ce qui est proposé ici par référence au milieu militant pourrait être transposé plus ou moins directement dans d'autres sphères, comme les milieux de travail, où des hommes proféministes peuvent pratiquer le boy watch, être solidaires de collègues féministes, etc.

Le disempowerment des hommes devrait donc contribuer à l'autonomie des femmes par rapport aux hommes, à l'accroissement du « pouvoir de » des femmes. Il ne faut toutefois pas céder à l'illusion idéaliste et croire que les hommes émanciperont les femmes en renonçant à leur pouvoir et à leurs privilèges, ni qu'un homme s'engagera dans un processus de disempowerment dès qu'il prendra conscience de sa position privilégiée de mâle. Consciemment ou non, l'homme sait souvent déjà qu'il occupe une position de dominant par rapport aux femmes, mais il refuse généralement d'admettre que cette situation est injuste (Mathieu 1991 : 216). Il prendra conscience de l'injustice à laquelle il participe et dont il tire profit à la suite d'une confrontation avec une ou des féministes, que le choc soit direct (face à face) ou indirect (par des textes).

La langue « macho »^[1]

Les groupes engagés se heurtent très souvent à des problèmes internes de domination interpersonnelle. Si nous, des hommes, voulons travailler efficacement à un changement social, il nous faut nous pencher sur notre propre comportement. Plus souvent qu'autrement, ce sont les hommes qui, même minoritaires, dominent les activités des groupes mixtes. On peut presque parler d'un "schéma masculin de comportement" ; non parce qu'il n'arrive jamais qu'une femme s'exprime de cette façon, mais parce que ce sont généralement les hommes qui ont le privilège d'agir impunément de la sorte. Et ces comportements ont pour effet d'entretenir ce privilège, en aliénant celles et ceux qui recherchent des échanges plus naturels, égalitaires et efficaces.

Certaines personnes ont déjà commencé à identifier leurs schémas de pouvoir et à assumer la responsabilité de s'en défaire. Voici une liste des comportements qu'elles cherchent à changer en elles et autour d'elles : les caractéristiques de ce qu'on pourrait appeler la "langue macho"...

Commençons par arriver à entendre cette langue "macho", autour de nous et dans nos propres interventions.

Jouer au « solutionneur » de

Être toujours celui qui donne la réponse ou la "solution", avant que les autres n'aient eu quelque opportunité de contribuer à l'échange.

Monopoliser le crachoir

Parler trop souvent, trop longtemps et trop fort.

Parler « en MAJUSCULES »

Présenter ses opinions et ses solutions comme le point final sur tout sujet, attitude renforcée par le ton de la voix et l'attitude physique.

Attitude défensive

Répondre à toute opinion contraire à la sienne comme s'il s'agissait d'une attaque personnelle.

Couper les cheveux en quatre

Soulever chaque imperfection des interventions des autres et une exception à chaque généralité énoncée.

Diriger la scène

Prendre continuellement la responsabilité des tâches-clé avant que les autres n'aient la chance de se porter volontaires.

Reformuler

Reprendre en ses propres mots ce qu'une personne (le plus souvent une femme) vient de dire de façon parfaitement claire. Embarquer sur la conclusion d'une intervention pour la récupérer à ses propres fins (phénomène du "recouvrement").

Chercher les feux de la rampe

Se servir de toutes sortes de stratagèmes ou de mises en scène pour attirer un maximum d'attention sur soi, ses idées, etc.

Rabaisser l'interlocuteur-trice

Commencer ses phrases avec des effets du genre : "Auparavant je croyais cela, mais maintenant..." ou "Comment peux-tu en venir à dire que..."

Parler pour les autres

Faire de ses opinions la voix d'une collectivité pour leur donner plus de poids : "Beaucoup d'entre nous pensons que...". Interpréter à ses fins ce que disent les autres : "Ce qu'elle veut dire, en fait, c'est que..."

Faire du « forcing »

Imposer comme seuls valables la tâche et le contenu, en éloignant le groupe de l'éducation de chacun-e, ainsi que d'une attention au processus de travail collectif et à la forme des productions.

Déplacer la question

Ramener le sujet de la discussion à quelque thème que l'on maîtrise, de façon à briller en donnant libre cours à ses dadas.

Négativisme

Trouver quelque chose d'incorrect ou de problématique au sujet de tout sujet ou projet abordé.

N'écouter que soi

Formuler mentalement une réponse dès les premières phrases de la personne qui parle, ne plus écouter à partir de ce moment et prendre la parole à la première occasion.

Intransigeance et dogmatisme

Affirmer une position finale, sur un ton indiscutable, même à propos de sujets mineurs.

Jouer à la hiérarchie

S'accrocher à des postes de pouvoir officiels et leur donner plus d'importance qu'il ne faut.

Éviter toute émotion

Intellectualiser, blaguer ou opposer une résistance passive lorsque vient le temps d'échanger des sentiments personnels.

Condescendance et paternalisme

Infantiliser les femmes et les nouveaux arrivants. Phrase typique : "Maintenant, est-ce qu'une des femmes a quelque chose à ajouter ?"

Draguer

Traiter les femmes avec séduction, se servir de la sexualité pour les manipuler. "Humour" ambigu, pro-féminisme de façade.

Jouer au coq

Aller chercher l'attention et le soutien des femmes en entrant en compétition avec les hommes face à elles.

Estudiantite aigüe

Concentrer jalousement les informations-clé du groupe entre ses mains pour son propre usage et profit. Ces comportements-là affaiblissent grandement la pleine richesse des connaissances et des aptitudes que pourrait se donner le groupe. Les femmes et les hommes qui ont moins d'assurance que les autres, surtout face à un climat de compétition, se voient en effet exclues et exclus de l'échange d'expériences et d'idées.

Si l'on ne met pas fin au sexisme à l'intérieur même des groupes qui visent un changement social, il ne pourra y avoir de mouvement pour un véritable changement. Non seulement le mouvement s'enlisera-t-il dans des divisions, mais on n'arrivera même pas à envisager clairement une libération des rapports d'oppression imposés aux femmes. Tout changement de société demeure incomplet s'il n'inclut pas une émancipation des femmes et des hommes des structures qui reproduisent ces rapports d'oppression.

Voici quelques façons concrètes de prendre enfin nos responsabilités pour sortir de la "langue macho".

N'interrompre personne

On a remarqué que dans un groupe mixte, près de 100% des interruptions étaient le fait des hommes. Un bon exercice à tenter est de se donner une pause de quelques secondes entre chaque intervention.

Offrir une bonne écoute

Il est aussi important de bien écouter que de bien parler, autrement autant parler tout seul chez soi. Bien écouter ne signifie pas qu'il faille se retirer lorsqu'on ne parle pas. Au contraire, écouter attentivement

est aussi une forme de participation.

Recevoir et donner du soutien

L'entraide est essentielle dans un groupe où certaines personnes cherchent à reconnaître et à mettre fin à leurs "patterns de contrôle des autres". Chacun des membres du groupe doit prendre ses responsabilités en ce sens afin d'éviter que ce ne soit toujours le rôle des femmes. Cette prise en charge permettra aussi aux femmes de sortir de leur rôle traditionnel, qui les force généralement à prendre soin des besoins des hommes en ignorant les leurs.

Cesser de parler en termes de réponses/solutions

On peut communiquer ses opinions et ses idées de façon convaincue mais non-compétitive face à celles des autres. On n'est pas obligé de parler de tous les sujets, ni d'exprimer chacune des idées qui nous viennent, surtout en grand groupe.

Ne rabaisser personne

Apprendre à se surveiller pour s'arrêter au moment où on s'apprête à attaquer quelqu'un-e. Se demander, par exemple : "qu'est-ce que je ressens exactement ? Pourquoi est-ce que je ferais cela ? De quoi ai-je vraiment besoin ? Qu'est-ce qui profitera le mieux au groupe ?".

Relaxer

Le groupe peut très bien se passer de nos petites attaques d'anxiété. Il s'en portera d'autant mieux.

Interrompre les schémas d'oppression

Il appartient à chacun(e) de nous de prendre dès maintenant la responsabilité d'interrompre, chez un collègue ou un ami, un comportement d'oppression qui nuit aux autres et qui paralyse le propre développement de cette personne. Ce n'est pas de l'amitié que de permettre à qui que ce soit de dominer ceux et celles qui l'entourent. Apprenons à ajouter un peu de franchise et d'exigence à nos rapports d'amitié.

[1] Paru pour la première fois en 1977 dans WIN Magazine ("Workshops in Nonviolence"), c'est l'oeuvre de Bill Moyer et Alan Tuttle, des activistes pacifistes de Philadelphie. Il sera ensuite publié à plusieurs reprises, notamment dans le "Civil Disobedience Campaign Handbook" (NYC), et "Off Their Backs--understanding & fighting sexism : A call to men overcoming masculine oppression in mixed groups". Sa version québécoise est l'oeuvre de Philippe Duhamel, d'une part, et de Martin Dufresne, du Collectif masculin contre le sexisme.

Textes pour l'atelier « Femmes et éducation »

Bibliographie

Réussite et orientation scolaire : inégalités sociales

Baudelot, Christian et Roger Establet, 2006, *Allez les filles! Une révolution silencieuse*, Paris, Points,

Éditions du Seuil, 283 pages.

Baudelot, Christian et Roger Establet, 2007, *Quoi de neuf chez les filles? : entre stéréotypes et libertés*, Paris, Nathan, 141 pages.

Duru-Bellat, Marie, 1990, *L'école des filles : quelle formation pour quels rôles sociaux?*, Paris, l'Harmattan, 232 pages.

Bouchard, Pierrette, 1996, *Garçons et filles stéréotypes et réussite scolaire*, Montréal, Éditions du Remue-méninge, 300 pages.

Bouchard, Pierrette, 2003, *La réussite scolaire comparée selon le sexe : catalyseur des discours masculinistes*, Ottawa : Condition féminine Canada, 143 pages.

Construction de l'identité sexuelle à l'école

Tamboukou, Maria, 2003, *Women, education, and the self : a Foucauldian perspective*, Hampshire, Palgrave Macmillan edition, 202 pages.

Descarries, Francine, 1980, *L'école rose -- et les cols roses la reproduction de la division sociale des sexes*, Montréal Editions coopératives A. Saint-Martin, 128 pages.

Bouchard, Pierrette, 1995, *Filles et garçons dans le système d'éducation les nouveaux mythes et la réalité*, Québec Université Laval, Groupe de recherche multidisciplinaire féministe, 72 pages.

Delamont, Sara, 1990, *Sex roles and the school*, London, Routledge, 154 pages.

Critiques féministes de l'éducation

[Collectif Laure-Gaudreault](#), 1997, *Femmes, éducation et transformations sociales*, Montréal, Éditions du Remue-méninge, 343 pages.

Carmen, Luke et Jennifer Gore, 1992, *Feminisms and critical pedagogy*, New York, Routledge, 220 pages.

Weiner, Gaby, 1994, *Feminism in education; an introduction*, Buckingham, Angleterre Open University Press, 166 pages.

Weiler, Kathleen, 2001, *Feminist engagements reading, resisting, and revisioning male theorists in education and cultural studies*, New York, Roulledge.

Vigier, Rachel, 1981, *Autre temps, autres moeurs : guide pédagogique pour une éducation non sexiste*, Toronto Institut d'études pédagogiques de l'Ontario, 112 pages

Solar, Claudie, 1998, *Pédagogie et équité*, Montréal, Éditions Logiques, 257 pages

Version préliminaire de l'analyse québécoise pour la Marche mondiale des femmes sur l'enjeu « Femmes et éducation »

Partant du principe que l'éducation est un droit et non un privilège, il est contradictoire d'accepter que ce même droit soit restreint par des contraintes financières. Actuellement, plusieurs personnes qui ont la capacité et la volonté d'étudier au niveau postsecondaire sont contraintes de mettre un terme à leurs études, parce qu'elles n'ont pas les moyens de se les payer.

Pendant leurs études, les femmes ont en moyenne des emplois moins payants que les hommes, ce qui rendra plus difficile le paiement de frais de scolarité. En effet, le revenu brut moyen de la population étudiante postsecondaire est de 9 730 \$ par année pour les hommes et 8 762 \$ par année pour les femmes et à ce revenu, les quelque 1 000 \$ de plus font toute une différence. De plus, les femmes ont plus recours à l'aide financière aux études que les hommes, ce qui fait qu'à la fin de leurs études, elles vont devoir payer plus cher, car en plus de la dette contractée, elles devront payer des frais d'intérêts sur leurs dettes. Dans le même ordre d'idées, peu importe le niveau de scolarité des femmes, elles font en moyenne moins d'argent que les hommes à la fin de leurs études, ce qui veut dire qu'elles prendront plus de temps pour payer leur dette étudiante, ce qui ne fait qu'augmenter le coût réel de leurs études. En 2002, les femmes ayant un diplôme d'études postsecondaires, autre que le baccalauréat, faisaient en moyenne 30 000 \$ par année, tandis que leurs collègues masculins gagnaient 42 000 \$ par année.

La hausse des frais de scolarité ou des frais connexes n'affecte pas seulement les études postsecondaires. Depuis le début des années 2000, les frais exigés aux parents à la rentrée ou en cours d'année scolaire au primaire et au secondaire ont connu une augmentation constante et importante. Par exemple, pour une famille avec trois enfants (dont deux au primaire et un au secondaire), la facture peut facilement excéder 1000 \$ pour une année scolaire. Si une telle somme peut représenter un « agacement » pour une famille de condition sociale moyenne, elle est un véritable fardeau pour les familles de conditions sociales modestes et celles monoparentales, plusieurs ne pouvant simplement pas la payer.

Cette contrainte financière pèse également lourdement sur les adultes en formations. Les frais exigés par les commissions scolaires peuvent sembler minimes, mais pour des gens qui proviennent de milieu défavorisé (ce qui est le cas de la très grande majorité de la clientèle de l'éducation des adultes), ils représentent une somme importante qui nuit à l'inscription et à la persévérance, d'autant plus qu'ils ne sont pas remboursés par la CSST, la RAMQ ou Emploi-Québec. D'ailleurs, la formation aux adultes recrute leur clientèle auprès des femmes.

Les services publics, dont le système d'éducation, devrait être de qualité et accessible à tous et toutes. Là aussi les femmes sont particulièrement touchées; elles représentent les trois quarts des employé-e-s au sein des services publics. Elles se retrouvent par conséquent, plus affectées par les coupures et par

les détériorations de leurs conditions de travail, mais aussi par la diminution de l'accessibilité aux services publics. Nous ne pouvons pas laisser s'étendre les injustices sociales et les discriminations sexistes et économiques. La privatisation est encensée par de puissantes entreprises mondiales qui veulent toujours agrandir leurs profits. « Les grandes entreprises mondiales sont devenues plus fortes, mais, heureusement, les réseaux de solidarité mondiale le sont devenus aussi.

Alors que depuis les années 60 l'éducation permet l'émancipation collective et individuelle des femmes, les récents projets de loi sur la gouvernance remettent cet état en question. C'est par leur présence dans les lieux décisionnels du monde de l'éducation, que les femmes issues du milieu ont pu transformer ce système pour qu'il puisse être un outil menant à l'égalité des sexes. En imposant des voix externes et diminuant les voix de la communauté, on tait les préoccupations des femmes au sein des institutions scolaires.

Textes pour l'atelier sur le féminisme à l'ASSÉ

Luttes féministes au sein de l'ASSÉ

Par Marie-Michèle Whitlock (article paru dans l'Ultimatum d'octobre 2004)

Au dernier Congrès à Sherbrooke un plan d'action a été adopté et plusieurs mandats ont été définis pour intégrer la lutte féministe dans le mouvement étudiant. Mais un accent a été mis sur la tâche de faire de la mobilisation pour combler le comité femme de l'ASSÉ : Que les membres de l'ASSÉ travaillent activement à promouvoir l'implication des femmes dans le comité femmes de l'ASSÉ, avec pour objectif de combler les 3 postes vacants d'ici la fin de la session.

Pourquoi est-il important que l'ASSÉ prenne des positions et des plans d'action proféministe?

La lutte féministe doit être intégrée à toutes les luttes sociales. Les femmes sont souvent celles qui se retrouvent au bas de l'échelle sociale. Elles sont les plus endettées par le système des prêts et bourses, elles ont davantage d'emplois précaires, elles sont majoritaires sur l'aide sociale, bref la classe des femmes est la plus pauvre de notre société. Cette classe a besoin de bons services sociaux comme l'éducation, la santé et l'assurance-emploi, c'est pourquoi les mouvements sociaux doivent se faire un devoir d'intégrer une perspective féministe à leurs actions, revendications et luttes. L'ASSÉ, qui prône une solidarité avec toutes les luttes sociales, a toujours proclamé l'importance que les étudiants et étudiantes prennent position sur des sujets qui touchent d'autres sphères de la société que l'éducation. Les femmes sont aussi des étudiantes qui ont besoin que leurs droits et intérêts soient défendus. Ainsi, il est important que les associations étudiantes fassent connaître les revendications féministes et fassent la promotion de la lutte contre le patriarcat.

Le comité femmes de l'ASSÉ

Le comité femmes de l'ASSÉ est élu au Congrès et a plus d'importance et de pouvoir que les autres comités. Il possède un droit de proposition et d'appui dans les instances (Congrès et conseil interrégional). Cette structure a été adoptée à l'ASSÉ pour que les étudiantes soient bien représentées et que les droits soient bien défendus. Le travail que le comité femmes doit accomplir est de produire, en collaboration avec le comité information, du matériel d'information, d'organiser conjointement avec les comités de mobilisation et/ou les conseils régionaux des actions mettant de l'avant les revendications

féministes. Pour pouvoir être sur le comité, où trois postes sont présentement ouverts, il faut être une étudiante membre de l'ASSÉ (voir les statuts et règlements sur notre site Internet).

Comment combler les postes et comment construire un comité femmes local?

Il est certain que le comité femmes de l'ASSÉ serait beaucoup plus facile à combler s'il y existait des comités femmes dans toutes les associations étudiantes membres. Malheureusement, ce n'est pas encore le cas, car il n'y a présentement que deux membres de l'ASSÉ qui en ont un. Alors, faire la promotion du comité femmes national doit passer par une mobilisation locale pour la construction de comités locaux.

Les idées originales pour attirer les gens à s'intéresser aux revendications ne manquent pas, mais les principes de base de mobilisation et d'action restent des prémisses incontournables. Pour que des femmes désirent s'impliquer dans des comités femmes, elle doivent se reconnaître dans les revendications et surtout être mobilisées. C'est en organisant des mobilisations et des actions féministes que les étudiantes s'intéresseront aux comités.

Donc il est important que les associations locales continuent à faire des activités de mobilisation et des actions proféministes (conférences, actions femmes aux bureaux de prêts et bourses, dénonciation de la publicité sexiste, etc.), même s'il n'existe pas encore de comité femmes, car il ne se construira pas tout seul et tout le monde doit mettre la main à la pâte, y compris les hommes!

Est-ce que tout ce travail apporte des résultats?

L'ASSÉ existe depuis 3 ans et dès sa fondation elle s'est dotée de mesures pour favoriser l'implication des femmes. On peut penser au droit de parole alternance homme-femme, à la politique de féminisation à l'écrit et à l'oral, aux caucus non mixtes, et on peut déjà remarquer que la représentation des femmes dans les délégations augmente, que des comités femmes commencent à se construire au niveau local, que les plans d'action intègrent de plus en plus une perspective féministe. Si on compare avec les autres organisations étudiantes (FECQ-FEUQ), où aucune mesure n'est établie et où les revendications féministes sont loin d'être écoutées, l'implication des femmes est plus faible, leurs revendications et plan d'action évincent la perspective féministe et ces groupes relèguent au groupe femme tout le travail. Les résultats de ses mesures et de l'intégration de la lutte reste tout de même difficile à évaluer, car c'est un travail à très long terme, mais déjà après quelques années on peut voir des avancées positives. Il est donc important de persévérer et que les étudiantes continuent à lutter pour faire valoir leurs droits! Impliquez-vous dans le comité femmes de l'ASSÉ et dans vos comités locaux.

Encadrés dans l'article:

Voici quelques-uns des mandats qui ont été adoptés lors du dernier Congrès de l'ASSÉ qui a eu lieu les 24 et 25 septembre 2004 à Sherbrooke :

1. Que les associations locales soient encouragées à mettre un point «femmes» à leurs ssemblées générales afin d'actualiser les revendications et préparer un plan d'action avec un suivi.
2. Que les membres de l'ASSÉ travaillent activement à promouvoir l'implication des femmes dans le comité femmes de l'ASSÉ, avec pour objectif de combler les 3 postes vacants d'ici la fin de la session.

3. Que l'ASSÉ mène une campagne contre la marchandisation du corps de la femme, entre autres par la création d'autocollants et d'affiches.
4. Que dans chaque instance de l'ASSÉ soit préparé un point « femmes » et que les associations locales soient encouragées à faire de même.
5. Qu'une page « femmes » soit créée sur le site Internet de l'ASSÉ.
6. Que l'ASSÉ invite les associations locales à mettre sur pied dès cet automne des comités organisateurs d'évènements, de débats et de mobilisation sur l'actualité du féminisme à l'occasion du 8 mars 2005 et que ces comités soient invités à se coordonner.
7. Que l'exécutif de l'ASSÉ et les associations membres travaillent à élaborer, en vue du prochain congrès régulier de l'ASSÉ, une position envers le congrès masculiniste international prévu pour le printemps 2005 à l'Université du Québec à Montréal.
8. Que l'exécutif de l'ASSÉ soit mandaté pour envoyer un communiqué de presse en appui aux actions entourant la tenue de la manifestation pro-choix du 3 octobre à Montréal.

Politique de féminisation à l'ASSÉ

À l'écrit, les mots ayant une différence au niveau de la sonorité doivent être féminisés au long et les mots dont la sonorité ne change pas doivent être féminisés à l'aide du trait d'union (-) selon les règles de la grammaire française.

Exemple : les étudiants et étudiantes touché-e-s par cette mesure

Cette politique est appliquée parce que les femmes doivent aussi exister dans la langue française.

Construire la solidarité (texte pour l'atelier « l'hétérosexisme, l'homophobie : piliers du patriarcat »)

Texte par Miguel Gosselin Dionne, tiré du zine de PolitiQ, juin 2009

La solidarité, pourquoi? 5 points qui nous rassemblent.

1 : Nous ne sommes pas touTEs hétérosexuelLEs

Ceci est notre point de départ : nos identités, orientations et genre sexuels ne correspondent pas à la norme majoritaire. Nous sommes des lesbiennes, des trans, des tapettes, des bisexuelLEs des queers et encore bien d'autres choses. Nous croyons en l'autonomie de chacune à définir son identité et ses désirs. Nous luttons donc contre les différentes formes de discriminations et d'inégalités sociales. Nous ne cherchons pas à ce que tout le monde soit comme nous, mais nous voulons l'émancipation de chacun.

2 : Le sexisme et l'hétérosexisme sont des oppressions quotidiennes

Notre première critique se porte sur le système qui instaure la hiérarchie entre les sexes, le patriarcat.

Celui-ci définit d'abord deux genres, masculin et féminin, qui sont comme deux réductions des possibilités inhérentes à tout être humain. Puis il explique comment ces deux genres doivent aller ensemble et que leur objectif est de se reproduire, ce qui peut être appelé « l'hétérosexualité obligatoire ». Ce système vise à ce que les femmes restent à leur place - c'est le sexisme - et à faire taire les désirs « pervers » - c'est l'homophobie. Nos préoccupations sont multiples parce qu'il est impossible de démêler les uns des autres les mécanismes d'oppression, de domination et d'exploitation : ils interfèrent et agissent de façon croisée sur les individus. C'est pourquoi nous croyons qu'une réflexion collective sur la sexualité doit s'inscrire dans une démarche féministe.

3 : La marginalisation et la criminalisation de la différence nuisent à nos droits collectifs.

La tendance à créer de l'exclusion est très forte pour toute société. Alors qu'avant le mouvement de libération sexuelle les personnes homosexuelles étaient considérées comme des malades et des pervers, aujourd'hui ce sont les trans, les séropos, les utilisateurs de drogues, les personnes dont l'expression de genre ne cadre pas dans la norme, les enfants de la rue, les sans-papiers, les travailleuses et travailleurs du sexe, les prisonniers et tous les marginaux qui sont victimes de la même mentalité. Celle-ci tend à voir partout des « bons » et des « mauvais » citoyens et cela nuit gravement à la santé de tout le monde. Nous nous positionnons pour le respect des droits de chacunE, entre autres pour un accès libre et gratuit à des services de santé adaptés et de qualité pour l'ensemble de la population.

4 : La dépolitisation de la sexualité va à l'encontre de nos intérêts

La tendance du mouvement LGBT à se dépolitiser nous inquiète profondément. La plupart des stratégies employées au courant des dernières années visaient la privatisation et la marchandisation de la sexualité plutôt que la conservation d'un mouvement social fort. Nous sommes passés d'une prise de conscience collective, un « nous » fort qui rassemblait nos différentes luttes, à un « je » qui cherche à se libérer à travers sa consommation de marchandises. C'est chacun pour sa gueule, le dollar gai qui remplace la conscience sociale et chacunE se retrouve à devoir se vendre sur le marché du sexe pour pouvoir trouver des partenaires. Pourtant, nous devons prendre la parole et passer à l'acte si nous voulons participer à la création d'une société sans cesse renouvelée et égalitaire.

5 : La création d'espaces et de communautés qui permettent la réflexion est la première étape de la lutte.

Nous avons besoin les uns les autres pour partager nos amours et nos colères. Nous voulons faire rencontrer nos différentes communautés, construire des alternatives, vivre nos passions et résister ensemble. À terme, nous désirons politiser la communauté par l'organisation de débats et d'actions politiques autour des questions qui nous touchent. C'est de cette manière que nous pensons construire une force capable d'avoir un poids politique sur l'avenir de nos vies.

Il n'en tient qu'à nous de nous montrer belles et rebelles!

Bibliographie, atelier hétérosexisme et homophobie

Situation de l'homophobie au Québec :

1. Rapport de recherche du GRIS-Montréal

http://www.gris.ca/2009/pdf/imprime/GRIS_Rapport_de_recherche.pdf

2. Rapport de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse, De l'égalité juridique à l'égalité sociale

http://www.cdpdj.qc.ca/fr/publications/docs/rapport_homophobie.pdf

3. Conseil permanent de la Jeunesse, Sortir l'homophobie du placard... et de nos écoles secondaires

<http://www.cpj.gouv.qc.ca/fr/pdf/homophobie.pdf>

Lectures intéressantes :

<http://www.crac-kebec.org/?q=node/49>

<http://74.125.155.132/scholar?q=cache:8WIOwhhrlhUJ:scholar.google.com/>

Quelques groupes à visiter :

Sur Facebook : PolitiQ, Qteam

Site web : Coalition jeunesse montréalaise de lutte à l'homophobie (www.coalitionjeunesse.org)

Les panthères roses (<http://www.lespantheresroses.org/>)

La violence sexuelle et les attitudes machos

Une appropriation du corps des femmes

Les violences sexuelles (c'est-à-dire le fait que les hommes puissent s'approprier impunément notre corps et notre intimité, nous faire mal et nous humilier parce que nous sommes des femmes) est si répandue dans notre société qu'elle en arrive à sembler "normale" (même pour les plus "pro-féministe" d'entre nous!) et à rester presque invisible.

C'est pour ne pas nous enfermer dans ce rôle d'éternelles victimes que nous avons commencé à identifier et à dénoncer les violences sexuelles pour ce qu'elles sont réellement: un système de répression qui sert à maintenir les femmes dans la dépendance et l'oppression. Il fallait briser le mur du silence et du mensonge qui entoure cette violence pour que chacune d'entre nous puisse enfin reconnaître ses expériences et ses perceptions. Il fallait donner, de notre point de vue, une autre définition de la réalité, nommer et dénoncer les agressions sexuelles, les comportements machos, le harcèlement sexuel, l'inceste, le contrôle, la brutalité des hommes envers les femmes. Il fallait désigner et dénoncer les violeurs, les harceleurs, les pères incestueux, les chums violents, pour que chacune de nous cesse de penser qu'elle est peut-être folle de ressentir ce qu'elle ressent, de réagir comme elle réagit. Nous savons maintenant que nous ne sommes pas folles de penser que ce n'est pas nous qui provoquons les agresseurs; que, pour nous, le harcèlement sexuel n'est pas un plaisir qui agrmente les relations de militantisme ou d'étude mais une agression qui vise à nous humilier et à nous "remettre à notre place". Nous avons resitué la violence sexuelle et toutes les formes de contraintes et de brutalité comme des instruments de contrôle de notre comportement dans le contexte d'un système de domination patriarcal.

Mais nous avons appris aussi qu'il ne suffisait pas de prouver l'existence et l'horreur des agressions et de la violence sexuelle pour rétablir la situation en notre faveur. La plupart du temps, les hommes, le milieu d'implication, la société, ses institutions font la sourde oreille; ou pire, on nous en rend responsable.

Les agressions sexuelles prolongent et entretiennent tout un conditionnement à la peur et à l'impuissance. Elles s'intègrent dans un processus continu de victimisation (un continuum) qui maintient le rapport de pouvoir des hommes sur les femmes.

Dans ce continuum de violence, on pourrait comparer le harcèlement sexuel à une guerre d'usure. Toutes les facettes de la violence et de la domination que les hommes exercent contre nous sont reliés entre elles. Les gestes les plus "bénins" sont associés, de près ou de loin, aux plus "graves": fondamentalement, ils expriment la même chose et nous le savons.

S'il nous arrive, par exemple, de ressentir un simple commentaire sexuel comme une attaque, nous n'exagérons pas, même si nous risquons de nous faire traiter de folles et de paranoïaques par ceux (et celles) qui n'y voient qu'un incident banal et sans importance. En fait, nous réagissons ainsi parce que derrière cette allusion apparemment anodine, il y a tout le reste: le droit pour n'importe quel homme de commenter notre corps quand bon lui semble; le droit de solliciter n'importe quelle femme n'importe quand, n'importe où, le droit de nous mettre mal à l'aise pour que lui se sente bien. C'est l'appropriation collective et individuelle des femmes.

Si on sort avec un gars, alors tout est permis, on lui appartient (80% des agressions sexuelles sont faites par une connaissance). Si on n'appartient pas à un homme et si on a le malheur d'avoir une sexualité non-exclusive; la chasse est ouverte: on appartient à tous les hommes.

L'apprentissage de la peur

Toutes jeunes, nous apprenons que la violence sexuelle fait partie de la vie des femmes et nous l'intériorisons comme une fatalité rattachée à notre sexe. En même temps que nous apprenons l'existence de dangers, on nous habitue souvent à nier ce que nous ressentons, et surtout à ne pas riposter. Si, par exemple, une petite fille va se plaindre à ses parents d'un oncle qui essaie de la tripoter dès qu'il en a l'occasion, elle risque de se faire répondre: "Tu as raison, il ne devrait pas faire ça, mais surtout ne fais pas de scandale"... Si le scandale arrive, nous en portons la responsabilité: c'est quand la petite fille ou la femme parle, quand elle dénonce, quand elle ne se conforme pas au rôle passif et impossible à vivre qu'on attend d'elle, que le scandale éclate.

Comment aider une femme qui ne veut plus être victime:

- Croyez ce qu'elle vous dit. Au début, il est difficile d'identifier clairement ce qu'on a vécu (était-ce vraiment un viol? ai-je mal interprété?) Elle va tester la réponse de son milieu face à ses confidences. Cela va la décider de continuer ses démarches ou pas.
- Si une personne vous confie qu'elle a été victime de violence sexuelle, il est important de ne pas juger, condamner ou critiquer cette personne (ex: pourquoi t'es allée chez lui? L'as-tu provoqué?)
- Rassurez-la sur la légitimité de ses réactions. Cette reconnaissance est vitale.
- Appuyez-la dans les démarches qu'elle décide d'entreprendre. Elle n'est pas qu'une victime passive et trouvera sa forme de résistance et de réaction.

La loi discrimine contre les victimes de viol d'une manière qui ne serait pas tolérée pour les victimes de d'autres crimes. Dans l'extrait qui suit, une victime de hold-up se fait poser des questions similaires sur la forme que celles habituellement posées aux victimes de viol.

« - M. Smith, vous avez été cambriolé sous la menace d'un fusil sur le coin de la rue Locust et de la 16e avenue?

- Oui.

- Vous êtes-vous débattu contre le voleur?

- Non.

- Pourquoi?

- Il était armé.

- Donc vous avez pris la décision consciente de satisfaire ses demandes plutôt que de résister?

- Oui.

- Avez-vous crié? Appelé à l'aide?

- Non, j'avais peur.

- Je vois. Vous êtes-vous déjà fait cambrioler auparavant?

- Non.

- Avez-vous déjà donné de l'argent?

- Oui, bien sûr...

- Et vous l'avez donné volontairement?

- Où voulez-vous en venir?

- Regardons-le sous cet angle, M. Smith. Vous avez déjà donné de l'argent dans le passé - en fait vous avez une réputation d'être plutôt philanthrope. Comment pouvons-nous être sûr que vous ne comptiez pas pour vous faire voler votre argent par la force?

- Écoutez, si j'avais voulu...

- Peu importe. À quelle heure a eu lieu le holdup, M. Smith?

- Au tour de 23h00.

- Vous étiez dehors, sur la rue à 23h00? Que faisiez-vous?

- Je marchais.

- Vous marchiez? Vous savez qu'il est dangereux de se promener si tard le soir sur la rue. Vous ne saviez pas que vous auriez pu être cambriolé?

- Je n'y avais pas pensé.

- Que portiez-vous à ce moment, M. Smith?

- Voyons. Un complet. Oui, un complet.

- Un complet dispendieux?

- Bien - oui.

- En d'autres mots, M. Smith, vous vous promeniez sur la rue tard le soir dans un complet qui annonçait presque que vous seriez une bonne cible pour un peu d'argent facile. C'est bien ça? Je veux dire, faute de mieux, M. Smith, on pourrait même croire que vous l'avez cherché, non?

- Bon, ne pourrait-on pas parler des antécédents de l'homme qui m'a fait ça?

- Je suis désolé, M. Smith. Je ne crois pas que l'on voudrais violer ses droits, non?»

Naturellement, cette ligne de pensée, de question est ridicule - en plus d'être inadmissible dans quelque sorte de contre-interrogation - sauf si on parle des cas de viol. L'heure de l'attentat, l'historique des « dons » de ce qui a été volé, l'habillement: tout cela est retenu contre la victime. La position de notre société sur le viol, et ses manifestations dans les tribunaux, nous aide à comprendre pourquoi si peu de viols sont rapportés.

sexisme⁴⁷». Ce qui s'avère le plus intéressant dans la thèse de Bard, c'est qu'elle met en évidence la propension à vouloir enterrer le féminisme, à peine celui-ci éclos, en arguant du fait qu'il a déjà gagné avant même qu'il n'ait vraiment commencé à se déployer⁴⁸. Ce qui rejoint l'idée énoncée par Faludi, qui souligne que le *backlash* relève en quelque sorte d'une stratégie de la « guerre préventive » : ce n'est pas parce que l'égalité a été obtenue que l'on s'oppose au féminisme, mais plutôt pour éviter qu'elle n'advienne⁴⁹. N'y a-t-il pas là quelques rapprochements à faire avec le discours du postféminisme ?

47. Christine Bard, « Les antiféminismes de la deuxième vague », dans Christine Bard (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999.

48. En France et en Italie, dès la fin des années 1970, les médias se sont mis à parler des féministes « historiques » pour insister sur le fait qu'elles étaient « périmées ». Voir *ibid.*, p. 321-322.

49. Susan Faludi, *Backlash : La guerre froide contre les femmes*, Paris, Des femmes, 1993.

Marc Lépine : héros ou martyr ? Le masculinisme et la tuerie de l'École polytechnique

Mélissa Blais¹

[C]haque d'entre nous a la responsabilité d'être la femme que Marc Lépine voulait assassiner. Il nous faut vivre avec cet honneur, ce courage. Nous devons repousser la peur. Nous devons tenir bon. Nous devons créer. Nous devons résister [...].
Andrea Dworkin²

Depuis le drame collectif du 6 décembre 1989, un grand nombre d'antiféministes se prononcent dans les médias et participent au débat entourant les interprétations à donner à l'assassinat des 14 femmes à l'École polytechnique de Montréal. En dépit du fait que le tueur a pris soin d'écrire ses motivations politiques explicitement antiféministes³, des psychologues, journalistes et militants pour « la cause des hommes » accusent les féministes d'être responsables de la tuerie, sympathisant parfois même avec le meurtrier. Les chercheuses Pierrette Bouchard, Isabelle Boily et

1. Ce chapitre est basé sur une recherche portant sur la mémoire collective de la tuerie du 6 décembre 1989. Voir *Entre la folie d'un seul homme et les violences faites aux femmes : La mémoire collective du 6 décembre 1989*, mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 2007. Voir également l'article « Marc Lépine héros et martyr ? Plongée dans l'imaginaire antiféministe », disponible sur Sisyphes (sisyphe.org/article.php?id_article=2827), et qui s'inspire grandement de ce chapitre. Merci à Francis Dupuis-Déri ainsi qu'à Élise Bergeron et Rachel Bédard des Éditions du remue-ménage pour la relecture de ce chapitre.
2. Andrea Dworkin, *Pouvoir et violence sexiste*, trad. Martin Dufresne, Montréal, Sisyphes, 2007, p. 43.
3. Marc Lépine, « Je me considère comme un érudit rationnel », *La Presse*, 24 novembre 1990, p. A2.

Marie-Claude Proulx font ainsi remarquer que les commémorations de la tuerie de l'École polytechnique sont souvent des déclencheurs d'une présence médiatique du discours masculiniste⁴. L'historienne féministe Micheline Dumont souligne, quant à elle, l'importance d'étudier l'assassinat des 14 femmes en tant que catalyseur des forces antiféministes, considérant que : « pour la première fois des femmes ont été assassinées parce qu'elles étaient féministes (même si elles protestaient à grands cris qu'elles ne l'étaient pas) ». Cet événement donne à l'antiféminisme, « qui commence à peine à être documenté, la force des armes de poing », d'autant plus que « la période actuelle est justement marquée par une montée assez spectaculaire et violente de l'antiféminisme⁵ ». Ce dernier constat est partagé par la journaliste Louise Cousineau, qui déplore dès le 9 décembre 1989 qu'« [o]n a peu parlé, au cours des reportages entourant le massacre, de la vague antiféministe qui se manifeste à travers l'Amérique, et que le tueur a subitement incarnée⁶ ». Finalement, Chantal Nadeau et Myriam Spielvogel notent elles aussi en 1990 que « la tragédie de Polytechnique s'inscrit dans une série de coups d'éclat antiféministes dont le Québec a eu son large lot⁷ ».

Dans ce chapitre, j'entends m'inspirer des affirmations de Micheline Dumont, Myriam Spielvogel et Chantal Nadeau en démontrant que le 6 décembre a participé du processus d'émergence d'une forme précise d'antiféminisme, soit le masculinisme, dont le discours, largement véhiculé par les journaux à grand tirage, stipule une souffrance des hommes (dont le tueur lui-même) suite à une prétendue « victoire du féminisme ». Pour ce faire, je verrai comment s'articule le discours masculiniste au sujet des motivations du tueur. Je poserai l'hypothèse voulant que la tuerie du 6 décembre 1989 constitue un référent historique important du mouvement masculiniste et que le tueur Marc Lépine est, pour ce mouvement, un personnage historique à réhabiliter. Ces efforts de réhabilitation débutent dès le lendemain de la tuerie et se poursuivent jusqu'à aujourd'hui. Parmi ceux-ci, je traiterai du processus d'héroïsation qui se

4. Pierrette Bouchard et Isabelle Boily, *La réussite scolaire comparée selon le sexe : catalyseur des discours masculinistes*, Ottawa, Condition féminine Canada, mars 2003, p. 14.
5. Micheline Dumont, « Réfléchir sur le féminisme du troisième millénaire », dans Maria Nengeh Mensah (dir.), *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal, Remue-ménage, 2005, p. 63.
6. Louise Cousineau, « R.-C. supprime deux films où les femmes sont massacrées », *La Presse*, 9 décembre 1989, p. D2.
7. Chantal Nadeau et Myriam Spielvogel, « L'univers féminin criblé », *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n° 1, avril 1990, p. 212.

met en place l'année suivant la tuerie. La réhabilitation du tueur n'est pas sans impact, puisqu'elle participe des stratégies de minimisation et d'occultation des violences faites aux femmes, nuisant ainsi à la lutte à mener pour l'éradication du phénomène⁸.

Retour sur la tuerie du 6 décembre 1989

Marc Lépine, âgé de 25 ans, se présente à 17 h 12, dans une classe du deuxième étage de l'École polytechnique. Il sépare la classe d'une soixantaine d'étudiantes et d'étudiants en deux groupes et demande aux hommes de sortir⁹. Resté seul avec les femmes, Marc Lépine déclare qu'il n'aime pas les féministes¹⁰. Il tire. Le tueur quitte ensuite la classe et tire sur d'autres femmes tout au long de son trajet qui le mène au troisième étage¹¹. Il demande une fois de plus aux hommes de quitter une classe du troisième étage dans laquelle il termine son massacre ; les hommes n'ont pas le temps de sortir, le tueur utilise son arme semi-automatique contre des femmes du groupe pour ensuite s'enlever la vie. Marc Lépine laisse derrière lui 14 mortes, une dizaine de personnes blessées, ainsi qu'une lettre expliquant ses motivations, incluant une liste de 19 noms de femmes qu'il projetait d'assassiner¹². Le geste était prémédité : Marc Lépine a été vu à l'École polytechnique au moins neuf fois dans les mois précédant la fusillade¹³.

8. Au sujet des stratégies d'occultation des violences faites aux femmes, voir Patrizia Romito, *Un silence de mortes. La violence masculine occultée*, trad. de l'italien par Jacqueline Julien, Paris, Syllepse, 2006.
9. Agnès Gruda, « La police reconnaît qu'elle a manqué de leadership lors de la tuerie à Poly », *La Presse*, 26 janvier 1990, p. A1 ; Martin Pelchat et Josée Boileau, « Un forcené tue 14 étudiantes de Polytechnique et se suicide », *Le Devoir*, 7 décembre 1989, p. 1.
10. S.a., « Une étudiante a tenté de raisonner Lépine », *Le Devoir*, 9 décembre 1989, p. A1.
11. Martin Pelchat et Josée Boileau, *op. cit.*, p. 8.
12. Pour connaître le contenu de la lettre, voir Marc Lépine, *op. cit.* ; Québec, ministère de la Sécurité publique du Québec, *La tragédie du 6 décembre 1989 à l'École Polytechnique de Montréal*, Robert De Coster, prés., groupe de travail De Coster, Montréal, Bibliothèque nationale, 1990, p. 3 ; s.a., « Une étudiante a tenté de raisonner Lépine », *op. cit.*
13. Ministère de la Sécurité publique du Québec, *op. cit.*, p. 41.

L'antiféminisme de Marc Lépine

Les propos de Marc Lépine font écho à certains éléments du discours masculiniste, même si les moyens envisagés pour contrer le féminisme ne sont pas partagés par l'ensemble des porteurs de ce discours¹⁴. À l'instar de certains militants et intellectuels, Marc Lépine associe les féministes à des « viragos », accusant même les femmes d'avoir tous les avantages dans la société québécoise¹⁵. À ce sujet, le tueur écrit que les féministes « veulent conserver les avantages des femmes (ex. : assurances moins chères, congé de maternité prolongé précédé d'un retrait préventif, etc.) tout en s'accaparant [...] ceux des hommes¹⁶ ». L'ancien directeur de la recherche au ministère de la Justice du Québec, André Gélinas, explique quant à lui que « l'objectif des féministes a été d'obtenir l'égalité sur le plan factuel [...] cet objectif ne pouvait être atteint que par l'instauration de privilèges légaux en faveur de la partie qui s'estimait lésée [...] ces gains ne pouvaient être réalisés qu'aux dépens des hommes de souche¹⁷ ». Marc Lépine ajoute que les féministes sont « tellement opportunistes qu'elles ne négligent pas de profiter des connaissances accumulées par les hommes au cours de l'histoire ». Le psychologue et sexologue Yvon Dallaire se défend, contrairement à Lépine, de vouloir s'en prendre au féminisme. Mais, après avoir critiqué le féminisme, il fait indirectement écho aux propos de Marc Lépine en affirmant qu'il « serait temps que les hommes exigent le respect et la reconnaissance pour tout ce qu'ils ont fait, font et continueront certainement de faire pour l'amélioration de l'Humanité. Il serait temps que les hommes se libèrent du joug des femmes¹⁸ ». En somme, ajoute Micheline Carrier :

[...] Lépine rendait les féministes responsables de ses problèmes personnels et avait établi une liste de femmes à abattre. Comme Lépine [...], des masculinistes voient aujourd'hui chez des féministes connues (la ministre de la Condition féminine, la présidente du

14. Certains hommes appuient toutefois le geste de Lépine. J'aborderai cet aspect plus en détails dans la section portant sur « l'héroïsation d'un meurtrier ». De plus, je tiens à souligner que le masculin sera utilisé quand ce sont en majorité des hommes qui véhiculent ce type de discours. Cela dit, une minorité de femmes le porte également, mais leurs écrits ne font pas partie de mon corpus.

15. Marc Lépine, *op. cit.*

16. *Ibid.*

17. André Gélinas, *L'équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, Montréal, Varia, 2002, p. 15. Je souligne.

18. Yvon Dallaire, *Homme et fier de l'être*, Québec, Option santé, 2001, p. 34.

Conseil du statut de la femme, la présidente de la Fédération des femmes du Québec, etc.) des obstacles à la réalisation de leurs projets de société et de vie. L'hostilité envers les féministes est évidente sur le site *L'après-rupture* [...]. Certains des auteurs de ce site qualifient les féministes de « vaginocrates » et d'« intégristes ». Rien de moins. L'hostilité d'un masculiniste comme Yves Pageau, par exemple, s'étend également aux hommes qui appuient ouvertement les féministes. Pour Pageau, le fait d'appuyer les féministes « est très malsain », dénote « un trouble de personnalité » et revient à « nier » son identité¹⁹.

La lettre de Marc Lépine semble constituer un catalyseur du discours masculiniste. Étrange coïncidence d'ailleurs que cette utilisation du terme « viragos » (employé par Marc Lépine pour qualifier les féministes) sur le site *garscontent*, en référence aux groupes féministes qui font pression auprès de la police dans le but d'améliorer l'intervention en situation de violence conjugale²⁰. En plus des militants antiféministes de tous horizons, des intellectuels, professionnels et journalistes s'en prennent directement ou indirectement aux féministes, démontrant que le discours masculiniste s'étend bien au-delà des groupes et associations militant pour le « droit » des hommes²¹.

Typologie du discours masculiniste au sujet de la tuerie du 6 décembre 1989

Considérant que la tuerie du 6 décembre et les rappels annuels du massacre sont l'occasion de reproches généralisés envers le féminisme, il importe d'abord de dégager les analyses masculinistes de celles pouvant être qualifiées « d'antiféminisme ordinaire »²². Selon Francine Descarries,

19. Micheline Carrier, « Des hommes veulent réhabiliter Marc Lépine », 4 décembre 2002 (<http://sisyphe.org>).

20. Yves Pageau, *Il faut être prudent quand on s'adresse à des bandits*, 26 décembre 2005 (http://www.garscontent.com/Editoriaux_deux/editorial_309.htm, consulté en juillet 2007).

21. Pour ne nommer que Fathers 4 Justice.

22. Certains propos sont difficiles à classer. À titre d'exemple, ceux d'un participant à un débat sur la violence faite aux femmes : « Vous êtes des assassines ! Vous, les féministes, vous méritez toutes le peloton d'exécution ! » Cette hargne n'est pas le propre du masculinisme, mais peut très bien en signifier la présence. Francine Pelletier, « L'anti-féminisme : un nouveau phénomène », *La Presse*, 8 décembre 1990, p. B3.

cet antiféminisme consiste en des « discours et [d]es pratiques qui, sans nécessairement recourir à des interprétations fallacieuses, extrémistes ou moralisantes, s'opposent, implicitement ou explicitement, aux projets portés par le féminisme et font obstacle aux avancées des femmes²³ ». En ce sens, parmi les propos entendus dès le lendemain de la tuerie, un bon nombre sont antiféministes, dont une forte proportion prend appui sur un discours psychologique²⁴. Ce discours attribue souvent les causes de la tuerie à des prétendus problèmes de santé mentale du tueur et d'autres fois à son milieu familial ou à ses échecs scolaires et professionnels²⁵. Par exemple, le directeur du centre de recherche Louis-Hippolyte-Lafontaine, Yves Lamontagne, parle d'un possible trouble de personnalité antisociale chez le tueur le surlendemain de la tuerie, sans pour autant appuyer son hypothèse sur des consultations cliniques ni sur une analyse du contenu de la lettre de suicide, encore confidentielle à cette date²⁶. Michèle Brunette, pédiatre de formation, élabore elle aussi des hypothèses sans fondement en prétendant que « [c]et homme, ce Gamil Gharbi, dit Marc Lépine, avait donc tout ce qu'il fallait, biologiquement pour exécuter un tel acte²⁷ ». Les expertes et experts du domaine de la psychologie ne sont pas seuls à privilégier cette forme d'explication de la tuerie. Des journalistes, étudiants, étudiantes et membres des forces de l'ordre privilégient tout autant le discours psychologique, s'opposant ainsi aux analyses féministes qui rappellent entre autres que le tueur a pris soin de nous renseigner

23. Francine Descarries, « L'antiféminisme "ordinaire" », *Recherches féministes. Images et sens*, vol. 18, n° 2, 2005, p. 142-143.
24. Pour plus de détails au sujet du discours psychologique et autres discours antiféministes, voir Mélissa Blais, *op. cit.* et Hélène Charron, « La tuerie de Polytechnique, usages du passé et discours commémoratifs », dans Martin Paquet (dir.), *Faute et réparation au Canada et au Québec. Études historiques*, Québec, Nota bene, 2006.
25. À titre d'exemple : Marie-Claude Lortie, « Lépine, le portrait type du meurtrier de masse suicidaire : c'est ce que révèle le rapport du psychiatre remis au coroner », *La Presse*, 15 mai 1990, p. A3; Suzanne Colpron, « Marc Lépine était un premier de classe », *La Presse*, 9 décembre 1989, p. A1; Yves Boisvert, « La tuerie à Polytechnique : le père de Marc Lépine le battait régulièrement », *La Presse*, 9 décembre 1989, p. A10; s.a., « La tuerie à Polytechnique : Lépine ne répondait pas aux normes de l'armée », *La Presse*, 9 décembre 1989, p. A11; Michèle Ouimet, « Des adieux émouvants et grandioses. Dans le silence des classes, l'incrédulité se mêle à une pointe d'agressivité », *La Presse*, 12 décembre 1989, p. A4.
26. Paul Cauchon, « Un cas isolé... qui peut se produire partout », *Le Devoir*, 8 décembre 1989, p. 5.
27. Michèle Gagnon-Brunette, « Au-delà de la folie. Ce n'est pas l'antiféminisme qui monte, c'est la violence », *Le Devoir*, 12 décembre 1989, p. 9.

sur ses motivations antiféministes²⁸. Qui plus est, les références à la santé mentale et à la biologie du tueur relèguent les causes de la tuerie au domaine de l'exception, du fait isolé, ce qui par conséquent nous évite de comprendre la tuerie comme un acte de violence masculine comparable, dans une certaine mesure, à ces violences dont les femmes sont quotidiennement les cibles. Dans le même ordre d'idées, la psychologue Patrizia Romito appelle « psychologisation²⁹ » cette « démarche cognitive simple de catégorisation et d'interprétation de la réalité qui se révèle être un redoutable mécanisme social, sa fonction étant de désamorcer la conscience de l'oppression et tout risque de rébellion³⁰ ». Andrée Côté évoque pour sa part la portée médiatique du discours psychologique en disant qu'au départ « Marc Lépine a été désigné comme "un pauvre malade", un "tireur fou", un "forcené". Le meurtrier ainsi caractérisé, on a pu désamorcer l'impact politique de son crime³¹ ».

Tout en appartenant à ces « discours et pratiques » de l'antiféminisme ordinaire, le masculinisme est particulier dans sa façon de récupérer l'analyse différenciée selon les sexes et de s'appropriier les termes tels que « victimes » et « opprimés » de manière à renverser le paradigme féministe des rapports de domination et d'oppression. Parfois, la responsabilité du geste posé est déplacée de manière à incriminer toutes les femmes, comme en témoigne la une de *La Presse* du 8 décembre 1989. Selon ce quotidien, la principale préoccupation de Marc Lépine était les femmes : « En dépit de ses efforts, il n'arrivait pas à se lier d'amitié avec elles. L'accumulation de déceptions aurait produit chez lui une grande frustration qui se serait même transformée en obsession³². » S'appuyant sur la psychologie du tueur, le discours masculiniste s'inscrit dans un continuum d'attaques

28. Voir, par exemple, Coro T. Strandberg, « PM's duty to solve gun problem », *The Globe and Mail*, 30 décembre 1989, p. D7; Francine Pelletier, « On achève bien les chevaux n'est-ce pas ? », *La Presse*, 9 décembre 1989, p. B3; Nicole Brossard, « Le tueur n'était pas un jeune homme », *La Presse*, 21 décembre 1989, p. B5; Danielle Juteau et Nicole Laurin-Frenette, « Une sociologie de l'horreur », *Sociologie et sociétés*, vol. XXII, n° 1, avril 1990, p. 211.
29. Qu'elle définit comme le fait d'envisager un problème en termes individuels et psychologiques plutôt qu'en termes politiques ou économiques, par exemple. Voir Patrizia Romito, *op. cit.*, p. 122.
30. *Ibid.*
31. Andrée Côté, « L'art de la récupération », dans Louise Malette et Marie Chalouh (dir.), *Polytechnique 6 décembre*, Montréal, Remue-ménage, 1990, p. 64-67.
32. Martha Gagnon et Marcel Laroche, « Le tueur avait trois obsessions : les femmes, la guerre et l'électronique », *La Presse*, 8 décembre 1989, p. A1.

antiféministes allant de la déresponsabilisation de Marc Lépine à une invitation à poursuivre son « œuvre ».

Marc Lépine : un modèle « d'homme en désarroi » ?

En récupérant l'analyse différenciée selon les sexes, des tenants du discours masculiniste transforment le tueur en victime d'une société injuste envers les hommes, qui sont de surcroît en perte de repères à cause des bouleversements provoqués par les luttes féministes³³. La publication de la lettre de Lépine, d'abord dans *La Presse*, sera par ailleurs l'occasion pour certains d'utiliser la rhétorique de la récupération³⁴. Les grands quotidiens contiennent bon nombre de propos comme celui du psychiatre du centre hospitalier Hôtel-Dieu de Sherbrooke, qui avance que Lépine est « aussi innocent que ses victimes ; il est victime à son tour d'une société de plus en plus impitoyable³⁵ ». De même, le psychologue Guy Corneau croit qu'« en l'absence du père et du soutien de ses pairs — Lépine fut refusé deux fois dans l'armée et à Poly —, cet homme "n'a jamais été confirmé dans son identité d'homme"³⁶ ». Pour le criminaliste Pierre Landreville,

[la tuerie] illustre aussi certains de nos rapports sociaux et culturels. Les rapports de pouvoir changent, les femmes s'émancipent et beaucoup d'hommes se sentent menacés [...]. À preuve, ces lignes ouvertes au lendemain de l'événement, où des hommes juraient s'opposer à ce meurtre collectif mais disaient comprendre le tueur. Des hommes

33. Une rhétorique de récupération abondamment utilisée sur les tribunes téléphoniques par les hommes à titre de victimes des luttes féministes. Jeanne d'Arc Jutras, « Incompréhensif parce qu'avachi », *Le Devoir*, 31 août 1990, p. 6. Voir aussi : F. M. Christensen, « Hypocrisy, sexism and feminists », *The Globe and Mail*, 19 mai 1990, p. D7 ; Gérald Leblanc, « Morbides symptômes de l'interrègne », *La Presse*, 13 décembre 1989, p. A5 ; Rick Groen, « A year after the trauma, the answers and insights still go begging », *The Globe and Mail*, 4 décembre 1990, p. C1 ; Sophie-Hélène Lebeuf, « Polytechnique, dix ans après : J'ai compris que la vie n'était pas logique », *Le Devoir*, 6 décembre 1999, p. A1.
34. À titre d'exemple, voir André M. Bergeron, « Le drame de Poly et la lettre de Lépine : "Les individus comme Marc Lépine ne devraient pas être identifiés comme porteurs d'un schéma de pensée collectif" », *La Presse*, 30 novembre 1990, p. B3.
35. F. Pinero, « Prière pour la 15^e victime », *Le Devoir*, 23 décembre 1989, p. A9.
36. Patrick Grandjean, « Marc Lépine : un cas de "père manquant, fils manqué" », *La Presse*, 3 décembre 1990, p. A3.

désemparés face aux changements en cours, à la recherche d'un rempart symbolique³⁷.

Ainsi, des hommes seraient solidaires de la souffrance de Lépine. Ces derniers semblent nostalgiques de la masculinité traditionnelle construite à partir des privilèges émanant de la hiérarchie entre les sexes, dont l'appropriation masculine de l'espace (souvent nommé sphère publique), des institutions du savoir, comme l'École polytechnique. En écho à Pierre Landreville, le psychologue Shawn Johnson prétend que les hommes seraient aujourd'hui habités d'un sentiment d'insécurité, en raison de la progression du mouvement féministe³⁸. Jean-Claude Leclerc affirme, quant à lui, que les changements causés par le mouvement féministe ont créé des victimes de sexe masculin qui devraient bénéficier de thérapie à cet effet³⁹. Pour sa part, F. M. Christensen dénonce une vaste tendance des féministes « extrémistes » à haïr les hommes, ce qui expliquerait selon lui les problèmes émotifs éprouvés par Marc Lépine⁴⁰.

Cette tendance (commune à l'ensemble des courants antiféministes, dont le masculinisme) à voir en Marc Lépine un modèle d'homme en désarroi comporte son lot de contradictions. Au sujet des hommes violents, Marilyn French fait remarquer qu'ils « ne sont pas des monstres. Les psychologues ayant examiné quantité de détenus coupables de viol et d'inceste les ont trouvés "normaux" ». Elle reprend ensuite les propos de Pauline Bart, qui se réfère « à une étude dont la conclusion ne laisse aucun doute sur la normalité des pères incestueux. Ni psychotiques, ni attardés, ces hommes ressentent envers les femmes une "hostilité particulière", et l'instinct d'agression, chez eux, se focalise sur le sexe⁴¹ ». Certaines données présentées dans les médias contreviennent aux prétentions voulant que le geste meurtrier s'explique par les difficultés psychologiques, familiales ou scolaires rencontrées par le tueur, qui ne peut, en tant que malade ou victime, être tenu responsable de sa violence. Plusieurs articles, dont celui du *Devoir* du 9 décembre 1989, indiquent qu'« [a]ucun antécédent

37. Mario Fontaine, « C'est le moment ou jamais pour les Québécois de procéder à un sérieux examen de conscience », *La Presse*, 9 décembre 1989, p. B1.
38. S.a., « La plupart des hommes ont pu un jour en vouloir aux féministes selon un psychologue », *Le Devoir*, 9 décembre 1989, p. A3.
39. Jean-Claude Leclerc, « Les raisons d'une tragédie. Sommes-nous en face d'un terrorisme anti-féministe ? », *Le Devoir*, 11 décembre 1989, p. 6.
40. F. M. Christensen, *op. cit.*
41. Marilyn French, *La guerre contre les femmes : essai*, trad. de l'américain par Françoise Ducout, Paris, L'Archipel, 1992, p. 251.

particulier ne distinguait Lépine des autres » et qu'il n'avait pas de difficultés d'apprentissage à l'école⁴². Son professeur le qualifie même d'élève studieux⁴³. Selon le lieutenant Gauvreau de la police de Montréal : « Marc Lépine n'avait aucun passé criminel [...]. Et on a beau fouiller dans sa vie et ses relations avec les gens, rien n'en faisait un meurtrier. Son comportement était celui de beaucoup de gens⁴⁴. » Le vendeur d'armes confirme les dires du policier en déclarant « que Lépine n'avait pas l'air plus fou qu'un autre⁴⁵ ». À propos des soi-disant échecs relationnels du tueur, son ancien professeur de chimie José Lopez se souvient que Marc Lépine « travaillait en équipe avec une fille au laboratoire. Elle n'était pas très bonne et lui faisait tout le travail sans se plaindre. Il était très gentil avec elle⁴⁶ ».

Le 6 décembre 1989, un homme s'en prend à des femmes parce qu'elles sont des femmes. Ce rappel à l'ordre bouleverse par son éloquence : les femmes courent le risque d'être tuées lorsqu'elles quittent les espaces (le domicile par exemple) et les rôles (tels que ceux d'aidante et de maternante) assignés et nécessaires à la reproduction des privilèges masculins. En réaffirmant le caractère misogyne du meurtre, Chantal Nadeau et Myriam Spielvogel diront : « en somme, mettre l'accent sur les tares individuelles chaque fois que la misogynie se manifeste de façon fracassante dans notre société permet d'éviter de débattre de ce qui est réellement en cause, soit les fondements de l'oppression des femmes⁴⁷ ». Lorsque des privilèges sont clairement explicités, certaines personnes, comme Louise Choquet, s'inquiètent que la « moitié de la population a[it] pu [...] s'identifier au persécuteur, et l'autre moitié, aux victimes. [Par conséquent] la société, dans son ensemble, est incapable de recoller les parties pour faire un tout harmonisé⁴⁸ ». Retrouver l'harmonie nécessaire au *statu quo*, à la reproduction du système patriarcal ; taire les privilèges masculins afin de mieux les perpétuer ; culpabiliser les femmes pour éviter qu'elles ne mettent en question leur subordination ; s'en prendre à celles (les féministes) qui travaillent à l'atteinte de l'égalité entre les sexes : ne seraient-ce pas là des visées masculinistes ?

42. s.a., « Aucun antécédent particulier ne distinguait Lépine des autres », *Le Devoir*, 9 décembre 1989, p. A3.

43. *Ibid.*

44. Martin Pelchat, « La police ne trouve pas ce qui a déclenché le geste de Lépine à Poly », *Le Devoir*, 28 février 1990, p. 1.

45. s.a., « After Montreal massacre (2) », *The Globe and Mail*, 7 décembre 1990, p. A16.

46. Martha Gagnon et Marcel Laroche, « Le meurtrier antiféministe avait sur lui une "liste rouge" de 15 femmes connues », *op. cit.*, p. A2 ; Suzanne Colpron, *op. cit.*, p. A1.

47. Chantal Nadeau et Myriam Spielvogel, *op. cit.*, p. 212.

48. Louise Choquet, « Québec rongé de culpabilité », *Le Devoir*, 16 août 1990, p. 10.

Féminisme et féministes au banc des accusées

Une autre formule rhétorique de déresponsabilisation du tueur est similaire à celle explorée ci-haut, c'est-à-dire qu'elle établit un lien entre la dite souffrance masculine (comme celle de Marc Lépine) — identifiée comme la cause du meurtre des 14 femmes — et le féminisme. Ce segment du discours masculiniste varie toutefois dans le ton et dans la forme. Les féministes sont tenues responsables de la tuerie ou d'avoir récupéré l'événement à des fins politiques. Les porteurs de ce discours évoquent au passage l'idée d'un complot féministe dans la société québécoise. Faisant usage d'un langage ordurier, visant parfois même certaines personnalités connues, ces éléments du discours masculiniste s'appuient également, dans bon nombre de cas, sur la psychologie du tueur.

La terminologie utilisée pour rendre responsables les féministes du meurtre des 14 femmes prend racine dans l'explication psychologique des causes de la tuerie. À ce sujet, Hélène Charron note que « [l']antiféminisme tendancieux de la thèse de la folie se révèle donc au fil des années. Toutefois, il y a plus radical encore⁴⁹ ». En effet, des hommes accusent les féministes de provoquer, créer ou du moins favoriser ce type d'événement (la tuerie) par leur militantisme et leur discours, qualifiés d'anti-hommes. Les féministes auraient ainsi causé un désarroi chez l'ensemble des hommes du Québec, dont Marc Lépine⁵⁰. À titre d'exemple, un militant de L'après-rupture discute du « désarroi » des hommes, en utilisant le terme « nègre mâle d'Amérique⁵¹ ». Il précise également quel courant du féminisme est nuisible pour les hommes, soit le féminisme radical, en parlant de son propre désarroi.

[...] face à certain discours radical véhiculé par les ténors intégristes à la solde du mouvement néo-féministe. L'intégriste exacerbe et nourrit l'extrémiste. À en croire les porte-parole qui disséminent cette propagande haineuse, indubitablement destinée à maintenir leur suprématie, les femmes de ce pays vivraient sous un régime imposé par les Talibans sous d'autres cieux⁵².

49. Hélène Charron, « La tuerie de Polytechnique, usages du passé et discours commémoratifs », dans Martin Paquet (dir.), *Faute et réparation au Canada et au Québec contemporains. Études historiques*, Québec, Nota bene, 2006, p. 60-61.

50. Sébastien Tremblay, s.t., *Les petits carnetiers du Devoir*, 6 décembre 2004 (<http://www.ledevoir.com>, consulté en mars 2007).

51. Hermil Lebel, en réponse à « Je n'étais pas née le 6 décembre 1989 », *Les petits carnetiers du Devoir*, 6 décembre 2004 (<http://www.ledevoir.com>, consulté en avril 2006).

52. *Ibid.*

André Gélinas accuse quant à lui les féministes d'être paranoïaques et déplore que :

Chaque année il y a, à Montréal, une vigile pour commémorer la tuerie de l'École Polytechnique, plus généralement, la violence faite aux femmes. À l'origine de cet événement, un étudiant, qui était devenu fou furieux d'avoir été refusé à cette École alors que les filles étaient expressément invitées à s'y inscrire, avait tué 14 étudiantes. Manifestement Lépine était malade mais le message qui a été véhiculé ensuite par les féministes et leurs suppôts était que sa misogynie paranoïaque était typique de la plupart des hommes⁵³.

L'éditorialiste de *La Presse*, Marcel Adam, affirme pour sa part que des « féministes des deux sexes n'ont pas tardé à interpréter cet événement à travers leur grille idéologique ». Il ajoute ensuite : « Des spécialistes ont fait remarquer que depuis quelques années le féminisme a engendré beaucoup d'actes de violence à l'endroit des femmes, notamment aux États-Unis. » Il termine en demandant : « Comment en serait-il autrement ⁵⁴ ? » Finalement, d'autres s'en prennent directement à certaines féministes, qu'elles soient des décideuses politiques, professeures d'université, écrivaines, personnalités publiques, etc.⁵⁵

En plus d'accuser les féministes d'être responsables de la tuerie⁵⁶, certains véhiculent l'idée d'un complot de féministes qui s'appuieraient sur des données fallacieuses en matière de violences faites aux femmes et qui récupéreraient la tuerie du 6 décembre dans le but d'obtenir des subventions gouvernementales. Dans son éditorial du 26 juin 2007, Yves Pageau parle d'un complot féministe qui se déploie dans les médias ainsi qu'à l'Assemblée nationale⁵⁷. Il termine sur cette idée commune à plusieurs

53. André Gélinas, *op. cit.*, p. 141-142.

54. Marcel Adam, « Quand une tragédie culpabilise une société et fait désespérer d'elle », *La Presse*, 9 décembre 1989, p. B2.

55. Par respect pour les femmes visées, leurs noms et les contenus des accusations sont ici passés sous silence. Voici cependant quelques références : Roch Côté, *Manifeste d'un salaud*, Terrebonne, Éditions du Portique, 1990 ; Yves Pageau, « Le ruban blanc est un mouchoir offert pour sécher les larmes des féministes émues de recevoir autant de subvention », *Gars content*, 26 juin 2007 (<http://www.garscontent.com>, consulté en septembre 2007).

56. Voir également Gerald Leblanc, « Neuf rappels de 1989 », *La Presse*, 22 décembre 1989, p. A5 et Jean-Paul Desbiens, « La consommation de l'horreur », *La Presse*, 21 décembre 1989, p. B3.

57. Yves Pageau, *op. cit.*

masculinistes, c'est-à-dire que « l'objectif commémoratif du massacre de Polytechnique sert surtout à reprocher aux hommes d'exister ». Gérard Pierre Lévesque, militant de *L'après-rupture*, renvoie le lectorat à des données qui, selon lui, « démontrent clairement que la violence des femmes à l'égard des hommes dépasse celle des hommes envers les femmes ». En se référant aux données inverses, il ajoute : « Voilà encore une fois un des mensonges, répété des millions de fois par des médias féministes, des polices féministes, des gouvernements féministes, et par des universités féministes, qui pourrait à lui seul justifier toute une révolution — non pas simplement une petite manifestation extrémiste par un Marc Lépine isolé⁵⁸ ! » Dans une chronique traitant de la tuerie, le journaliste Pierre Foglia ne va pas, quant à lui, jusqu'à évoquer l'existence d'un complot féministe ; ses griefs contre les féministes prennent plutôt la forme d'une promotion de la thèse de la symétrie de la violence⁵⁹.

En résumé, des masculinistes prétendent qu'un complot féministe se déploie au Québec, et que des féministes utilisent la tuerie dans le but de trafiquer les statistiques en matière de violence, s'arrogeant les subventions gouvernementales au détriment des hommes et de leur bien-être. Malgré le manque de sérieux de ces propos, il reste que le discours masculiniste en matière de violence conjugale fait certaines percées, comme en témoignent les programmes de prévention en matière de violence⁶⁰. Sans discuter plus en détails des impacts de la thèse de la symétrie de la violence sur ces programmes, j'aimerais seulement reprendre les observations et analyses de Claudine Laurin, intervenante au Bureau de Consultation Jeunesse. Elle déplore d'abord que les « interventions et les programmes mis en place ces dernières années nient les rapports de force et laissent croire que les jeunes filles sont, dans la majorité des cas, aussi agressives

58. Gérard Pierre Lévesque, « Marc Lépine voulait réhabiliter les hommes », *New Zealand Education Foundation*, 19 novembre 2004 (<http://www.papataime.com>, consulté le 2 août 2007). Voir également Jean-Pierre Gagnon, « L'itinérance, un drame majoritairement masculin... », *L'Œil régional*, 25 novembre 2006 (<http://www.hebdo.net>, consulté en août 2007) ; Yves Pageau, *op. cit.* ; Daniel Laforest, « Le juge en chef adjoint de la cour supérieure prouve l'incapacité du système en droit familial », 24 février 2007. (<http://www.papataime.com>, consulté en septembre 2007).

59. Pierre Foglia, « À irresponsabilité partagée », *La Presse*, 11 décembre 1999, p. A5. Au sujet de la symétrie de la violence, voir le chapitre de Louise Brossard, « Le discours masculiniste sur les violences faites aux femmes ». Voir également Yvon Dallaire, *op. cit.*, p. 123-138.

60. Claudine Laurin, citée par Johanne Carbonneau, dans *Violence conjugale : des spécialistes se prononcent*, Montréal, Remue-ménage, 2005, p. 18.

et violentes que les garçons⁶¹ ». Elle évoque ensuite une des conséquences importantes de ce discours sur la santé des femmes, à savoir que « la jeune femme risque de passer d'une relation à une autre, où elle subira la même violence⁶² ».

Par ailleurs, en étudiant les tactiques d'occultation de la violence masculine, dont celle de la « culpabilisation des victimes », la psychologue Patrizia Romito en vient à définir l'idéologie qui émane de ces tactiques comme « un ensemble de concepts et de croyances s'appuyant sur une réalité déformée, et qui n'ont été conçus, parfois de manière inconsciente, que pour défendre les intérêts du groupe dominant : en l'occurrence les auteurs de violences ». Selon Romito, cependant, « pour protéger ces intérêts, la culpabilisation des victimes peut se révéler insuffisante. Dans certains cas, il faut sévir⁶³ ». Suite à la tuerie du 6 décembre 1989, des hommes choisiront en effet de recourir aux sévices physiques en tentant d'imiter le tueur. Ce mimétisme s'inscrit dans un processus d'héroïsation du tueur, qui s'observe autant dans les journaux et sur Internet, que dans les gestes violents des hommes qui se revendiquent de Marc Lépine.

L'héroïsation d'un meurtrier

Je m'inspire ici des grandes étapes du processus d'héroïsation élaboré par l'historienne Julie Perrone, pour analyser la transformation de Marc Lépine en héros⁶⁴. Julie Perrone détaille trois étapes du processus en précisant d'abord que « tout héros doit poser des actions pour se faire connaître et accepter », qu'il doit ensuite « être confirmé de manière officielle, que ce soit par un gouvernement, un groupe d'admirateurs, une population » et que, finalement, « il doit être institutionnalisé pour garantir son immortalité⁶⁵ ». Je souhaite préciser que l'image de Marc Lépine est portée par un groupe (et non pas par l'ensemble de la société québécoise) qui cherche en lui l'incarnation de valeurs et d'un idéal. Il s'agit d'une collectivité, essentiellement masculine, qui partage des intérêts et vise le maintien de ses privilèges. Il est possible de regrouper les membres de cette communauté,

61. *Ibid.*

62. *Ibid.*

63. Patrizia Romito, *op. cit.*, p. 98.

64. Julie Perrone, *Le Rocket : héroïsation et mémoire au Québec*, mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 2007.

65. *Ibid.*, p. 104-105.

non pas par leur propre identification mais par le caractère antiféministe et plus exactement masculiniste de leur discours. Malgré le fait que le terme « héros » n'est pas fréquemment employé pour parler de Marc Lépine, certains l'utilisent explicitement. En guise d'exemple, François Brooks ne sait pas si Marc Lépine est « fou, illuminé ou héros politique⁶⁶ ».

Concernant la première étape du processus d'héroïsation, il ne fait aucun doute que Marc Lépine a commis un geste qui l'a fait connaître. La tuerie du 6 décembre constitue un événement marquant pour la société québécoise, qui commémore, chaque année, son souvenir tragique. Quant à la légitimation du meurtre des 14 femmes, quelques-uns des éléments qui y participent ont été évoqués plus haut, à savoir : la justification de la violence du tueur par sa dite souffrance et les arguments voulant que le mouvement féministe en soit la cause. Pour sa part, Peter Douglas Zohrab confirme son approbation du geste de Lépine par la promotion de sa méthode. Il affirme ainsi : « La solution de Marc Lépine pourrait devenir la voie du futur⁶⁷. » Gérard Lévesque demande quant à lui : « Combien de Marc Lépine faudrait-il pour détruire le féminisme ? Dix, quinze, vingt ? Plus ? Une idée farfelue ? Pas tant que cela⁶⁸. » Il prévient cependant les féministes que personne ne songe à cette idée, du moins pas chez les masculinistes... La romancière Danielle Charest, chauffeuse de taxi en 1989, témoigne pour sa part que « comme on me prenait souvent pour un homme les clients avaient une complicité avec moi. Je me gardais bien de rectifier parce que je voulais savoir ce que les hommes se disent entre eux. Il y en a eu un qui m'a dit "Ah il les a bien eues, tac a tac a tac". Il sortait d'un bordel⁶⁹ ».

L'étape de la légitimation procède d'une identification à Marc Lépine⁷⁰. À ce sujet, la journaliste Francine Pelletier reçoit, quelques jours

66. François Brooks, « Marc Lépine et les féministes », 6 décembre 1999 (http://_philo5.com, consulté en octobre 2007).

67. Peter Douglas Zohrab, cité dans Francis Dupuis-Déri, « Féminisme et réaction masculiniste au Québec », dans Maria Nengeh Mensah, *op. cit.*, p. 162. Voir également Micheline Carrier, *op. cit.*

68. Gérard Lévesque, « Réponse à "la tuerie de Polytechnique" de Gary Caldwell », 23 décembre 2004 (<http://masculinisme.blog-city.com>, consulté le 31 décembre 2007).

69. Danielle Charest, propos recueillis par Alias et Marie-Rose, « Danielle Charest suffragiste », s.d. (http://_interdit.net) (consulté en octobre 2007).

70. Les textes suivant traitent de la sympathie pour le tueur au sein des tribunes téléphoniques. Voir Jean-V. Dufresne, « Les étudiants de Polytechnique replongent dans leurs bouquins », *Le Devoir*, 14 décembre 1989, p. 1 ; Arnaude Saint-Jean, « L'enterrement de la parole des femmes : Une analyse de l'attitude des médias », dans Louise Malette et Marie Chalouh, *op. cit.*, p. 59-62 ; Jeanne d'Arc Jutras, *op. cit.*, p. 6.

après la tuerie, l'appel d'un homme qui prétend s'identifier à Marc Lépine⁷¹. Elle observe aussi que plusieurs hommes semblent approuver le geste du tueur⁷² et cite un employé de Radio-Canada : « Y est pas si pire finalement, le bonhomme. J'ai toujours rêvé de faire ça ⁷³ ! » Le coordonnateur d'un programme d'aide pour hommes violents, M. Holmes, note aussi que « [b]eaucoup d'entre eux [les hommes violents] ont dit qu'ils se retrouvaient en lui [Marc Lépine]. Peut-être pas jusqu'au point d'aller acheter une arme, mais c'est ce genre de rage et de haine qu'ils éprouvaient envers les femmes⁷⁴ ».

Les remises de prix participent du processus d'héroïsation. Marc Lépine n'a pas reçu de prix, mais des saluts militaires. Durant les années 1990, des soldats du Régiment aéroporté de l'armée canadienne basé à Petawawa ont rendu cet hommage au meurtrier. Les demandes d'explication des députés de l'opposition au ministre de la Défense de l'époque n'ont pas empêché que certains de ces militaires obtiennent une promotion, ni qu'une seconde célébration en hommage à Lépine s'organise au même endroit, l'année suivante⁷⁵. Ces hommages rendus remplissent ici la même fonction que l'attribution d'un prix, à savoir qu'ils commémorent le tueur et confirment son statut de héros⁷⁶.

Justifications, honneurs et reconnaissance, voilà des ingrédients de base pour la création d'un modèle, d'un héros. Julie Perrone rappelle également que le processus d'héroïsation inclut le musellement de l'image négative du personnage⁷⁷. Ainsi, l'étape de l'institutionnalisation ou de la symbolisation vise à remodeler la vie du tueur afin que ce dernier puisse servir une cause. Dans le cas de la tuerie, certains utilisent l'image de Marc Lépine pour leur bataille contre l'avortement ou pour servir la cause des pères prétendument lésés. Gérard Lévesque, par exemple, compare Marc Lépine et le Dr Henry Morgentaler. Il fait suivre les photos des deux hommes en leur adressant respectivement les commentaires suivants : HÉROS féministe, plus de 50 000 victimes innocentes (Dr. Morgentaler) et

71. Francine Pelletier, « Post-mortem », *La Presse*, 16 décembre 1989, p. B3.

72. s.a., « Francine Pelletier : je ne crois pas qu'il soit dangereux d'avoir une fenêtre dans la tête de Marc Lépine », *La Presse*, 26 novembre 1990, p. A3.

73. Francine Pelletier, « On achève bien les chevaux, n'est-ce pas ? », *op. cit.*, p. B3.

74. s.a., « Plusieurs hommes disent se retrouver en Marc Lépine », *Le Devoir*, 12 décembre 1989, p. 3.

75. Micheline Carrier, *op. cit.*

76. Julie Perrone, *op. cit.*, p. 104-105.

77. Notes recueillies lors de la conférence de Julie Perrone intitulée « Mémoire et histoire : Le processus d'héroïsation de Maurice Richard », UQAM, octobre 2007.

MONSTRE masculiniste, 14 victimes innocentes (Marc Lépine)⁷⁸. Le sarcasme de l'auteur ne nous permet pas de savoir s'il cherche à mettre en opposition deux héros mais, chose certaine, il fait la promotion de valeurs antichoix en dénonçant les pratiques du Dr Morgentaler. Peter Douglas Zohrab tente précisément de museler l'image négative en prétendant que « [l]es descriptions sur Marc Lépine visent à détruire sa réputation. Elles examinent les choses hors contexte, de la même façon que les pères sont calomniés à la cour du divorce et de la famille pour les priver de la garde ou de l'accès à leurs enfants⁷⁹ ».

Marc Lépine n'est plus présenté comme un tueur mais comme un défenseur des hommes en perte de repères. Par exemple, Gérard Lévesque dit de Marc Lépine, qu'il « voulait réhabiliter les hommes. Il voulait que les médias se libèrent un tout petit peu de leur obsession avec "l'égalité pour les femmes (seulement)" pour se concentrer quelque peu sur "l'égalité pour les hommes"⁸⁰ ».

Finalement, Julie Perrone note que « Le héros n'est pas réel, on l'admire pour ce qu'il représente, pas ce qu'il est vraiment⁸¹. » En évacuant ainsi la violence de l'événement qui a fait connaître Marc Lépine, ce dernier se transforme en modèle d'homme souffrant qui, en dénonçant le féminisme, se métamorphose ensuite en activiste pour la cause des hommes. Ainsi, Peter Douglas Zohrab croit que « Marc Lépine n'était pas sexiste, comme l'ont affirmé les médias, mais il se battait contre le sexisme féministe⁸² ».

Un dernier élément du processus d'héroïsation de Marc Lépine consiste à imiter ce dernier. Plus encore que cette identification parfois abstraite et d'autres fois indirecte de certains hommes à l'endroit du tueur, le mimétisme intègre l'idée du héros comme modèle à reproduire. Lépine, modèle de militantisme contre le féminisme ? Donald Doyle en était convaincu lorsqu'il s'est autoproclamé « la réincarnation de Marc Lépine », précisant qu'il allait « finir ce [qu'il a] commencé⁸³ ». Une liste de 26 noms, dont 25 noms de femmes, accompagnait ses menaces de mort.

78. Gérard Lévesque, « Le Blogue de Gérard. Mes relectures sur l'oppression des hommes, le féminisme et le marxisme-culturel », 29 juillet 2007 (<http://levesquegerardpierre.blogspot.com>, consulté le 2 août 2007).

79. Peter Douglas Zohrab, cité dans Micheline Carrier, *op. cit.*

80. Gérard Lévesque, *op. cit.*

81. Julie Perrone, *op. cit.*, p. 14.

82. Peter Douglas Zohrab, cité dans Micheline Carrier, *op. cit.*

83. Éline Audet, « Le massacre de l'École Polytechnique de Montréal pourrait-il se produire à nouveau en 2005 ? », 11 décembre 2005 (<http://sisyphe.org>, consulté en février 2006).

Heureusement, ce dernier fut reconnu coupable, en 2005, de menaces de mort envers des groupes de femmes, et de l'entreposage non sécuritaire de carabines et munitions⁸⁴. En décembre 1999, un homme envoie un courriel au Conseil du statut de la femme dans lequel il exprime son souhait d'imiter Marc Lépine en ouvrant le feu sur des femmes du pavillon Lucien-Brault de l'Université du Québec à Hull⁸⁵. Le Conseil du statut de la femme n'est pas seul à recevoir ce type de menace, puisque le National Action Committee on the Status of Women reçoit les appels téléphoniques d'un homme qui affirme que Marc Lépine n'est pas seul⁸⁶. À la même période, Mario Morin menace de faire exploser les centres jeunesse en se référant au geste de Lépine⁸⁷. À noter qu'un Mario Morin provoque la fermeture du pont Jacques-Cartier en mai 2006, par son refus de descendre d'un panneau publicitaire situé en périphérie du pont. Les journaux rappellent alors l'identification de Mario Morin à Marc Lépine lors de ses menaces constantes à l'endroit des bureaux de la Direction de la protection de la jeunesse⁸⁸. Le 8 mars 1990, des étudiantes en bureautique craignent d'être tuées lorsqu'un étudiant du Cégep de Valleyfield entre dans leur classe armé d'un pistolet et annonce qu'après Polytechnique c'est le tour du Collège technique⁸⁹. L'étudiant a toutefois été maîtrisé avant de mettre sa menace à exécution. Les étudiantes de l'université Queen's à Kingston connaîtront elles aussi la violence psychologique d'un étudiant en droit qui mime la fusillade de Polytechnique le jour suivant le drame⁹⁰. Finalement, des graffitis à la faculté de génie de l'Université de Toronto en disent long sur les objectifs qui accompagnent le mimétisme :

84. *Ibid.*

85. S.a., « Menace d'une fusillade à l'UQAH », *La Presse*, 15 décembre 1999, p. A6 et s.a., « UQAH : les menaces de mort seraient l'œuvre d'un étudiant ou d'un employé », *La Presse*, 16 décembre 1999, p. D18.

86. Stevie Cameron, « Hundreds in Toronto mourns killing of 14 women », *The Globe and Mail*, 8 décembre 1989, p. A13.

87. Christiane Desjardins, « Il menace de faire sauter les centres jeunesse de Montréal », *La Presse*, 11 décembre 1999, p. A14.

88. Marcel Laroche, « Mario Morin reste en prison », *La Presse*, 13 juin 2006, p. A8 ; Christiane Desjardins et Malorie Beauchemin, « Montréal pris en otage », *La Presse*, 11 mai 2006, p. A7.

89. Voir aussi s.a., « Un étudiant armé sème la terreur au cégep de Valleyfield », *Le Devoir*, 9 mars 1990, p. 10 ; Bruno Bisson, « Un étudiant armé menace de tuer en pleine classe », *La Presse*, 9 mars 1990, p. A1 ; André Picard, « Teacher who faced armed man rejects hero status », *The Globe and Mail*, 10 mars 1990, p. A10.

90. Stevie Cameron et Orland French, « Tension grows at Queen's over sexism controversy », *The Globe and Mail*, 12 décembre 1989, p. A14.

« Tuez toutes les féministes, sinon je les tuerai moi-même », d'autant plus que ce message est signé Marc Lépine II⁹¹.

Marc Lépine : symbole antiféministe, produit par des antiféministes. Symbole d'activiste pour le droit (lire « privilège ») des hommes. Le discours masculiniste au sujet de la tuerie n'est pas seulement porté par des groupes militants. Une analyse systématique des médias laisse entrevoir la portée réelle de ce discours. En écho à Micheline Carrier, cette propagation du discours masculiniste nous invite à nous demander si les « médias auraient depuis longtemps fait de Marc Lépine un héros s'il ne s'était pas suicidé⁹² ». Par ailleurs, la construction d'un héros se poursuit dans le temps, ce qui rend difficile la délimitation exacte de la fin du processus, d'autant plus que la période qui nous sépare du massacre est courte, trop courte pour permettre une évaluation juste et précise du « cas » Marc Lépine. Le tueur se voit rapidement octroyer un statut particulier, et des féministes s'inquiètent dès 1989 de l'importance accordée au tueur. C'est entre autres le cas de l'écrivaine Nicole Brossard qui, en décembre 1989, dit « en lisant *La Presse* et *Le Devoir* des derniers jours, je me suis demandé si d'ici peu, Marc Lépine ne s'attirera pas plus de sympathie que ses victimes, mortes et blessées⁹³ ». S'observe donc, quelque temps après la fusillade, ce qui semble être un « héros martyr », selon la typologie employée par Orrin Klapp⁹⁴, soit « l'individu qui se sacrifie pour une cause ». En analysant le discours masculiniste, tout porte à croire que Marc Lépine est bel et bien devenu ce héros martyr qui en inspire plus d'un.

Même si j'ai limité mon analyse des gestes d'imitation de Marc Lépine aux expressions de mimétisme direct⁹⁵, j'espère que ces faits suffisent à interpellier le mouvement féministe et à questionner, comme le fait Micheline Carrier, la possibilité que le drame se reproduise. Cette dernière rappelle que :

91. s.a., « Des graffitis signés Marc Lépine II à la Faculté d'ingénierie de l'U. de Toronto », *La Presse*, 11 avril 1990, p. A2. D'autres gestes d'imitation ont lieu au Vancouver Sports Club. Voir à cet effet Robert Matas, « Sports club apologizes over offensive skit, video », *The Globe and Mail*, 28 avril 1990, p. A8.

92. Micheline Carrier, *op. cit.*

93. Nicole Brossard, *op. cit.*

94. Orrin E. Klapp, « The creation of popular heroes », *The American Journal of Sociology*, vol. 54, n° 2, 1948, p. 135, cité dans Julie Perrone, *op. cit.*

95. Par exemple, la sociologue Dawn Currie croit que les 22 étudiants de l'Université de Colombie-Britannique qui ont glissé des menaces de viol sous la porte de 300 étudiantes l'ont fait pour répondre à Marc Lépine. Mary Bryson, « When sexism stalks the campus », *The Globe and Mail*, 27 novembre 1990, p. A21.

Chaque semaine, il se commet des meurtres contre les femmes pour des motifs semblables à ceux de Lépine, c'est-à-dire l'incapacité d'accepter que des femmes décident elles-mêmes de leur vie et prennent leur place dans la société. [...] Et le « lobby des pères » minimise la violence en milieu familial et, écartant des données fiables, prétend que la violence des femmes à l'égard des hommes équivaut et dépasse même celle des hommes envers les femmes. Certains hommes semblent croire qu'un droit reconnu aux femmes se traduit par un droit perdu pour eux. Ces gens-là réclament des changements législatifs qui limiteraient les droits des femmes et mettraient en danger femmes et enfants en situation de violence⁹⁶.

Fort heureusement, le processus d'héroïsation du tueur, surtout dans sa phase d'institutionnalisation, comporte certaines limites sociales, dont celles imposées par les cadres normatifs — qui sanctionnent et interdisent le meurtre et l'incitation au meurtre — ou du mouvement féministe qui, par le biais de commémorations, rappelle la violence de l'événement et la mémoire des 14 victimes. Patrizia Romito note l'importance de contrer la dépersonnalisation des femmes, qu'elle perçoit comme une des nombreuses tactiques d'occultation des violences masculines. Elle rappelle que « les recherches en psychologie sociale ont montré comment il est facile d'accomplir des actes de cruauté lorsque la victime est dépersonnalisée⁹⁷ ». À cet effet, il importe d'occuper l'espace public et de rappeler que Marc Lépine a tué Geneviève Bergeron, Hélène Colgan, Nathalie Croteau, Barbara Daigneault, Anne-Marie Edward, Maud Haviernick, Barbara Klueznick, Maryse Laganière, Maryse Leclair, Anne-Marie Lemay, Sonia Pelletier, Michèle Richard, Annie Saint-Arneault et Annie Turcotte, afin de contrecarrer à la fois la transformation de ce dernier en modèle d'homme en désarroi ainsi que le processus d'héroïsation en cours qui fait de lui un modèle à imiter.

96. Micheline Carrier, *op. cit.*

97. Patrizia Romito, *op. cit.*, p. 92.

Le discours masculiniste sur les violences faites aux femmes : une entreprise de banalisation de la domination masculine

Louise Brossard

Depuis plusieurs décennies, le mouvement féministe québécois a dénoncé la gravité et l'ampleur des violences faites aux femmes. M'inspirant des thèses de la féministe française Colette Guillaumin, je considère ces violences comme un moyen utilisé par les hommes pour s'approprier les femmes ; comme on s'approprie un *objet* dont on peut user à sa guise. Dès qu'on les possède, on peut en faire ce que l'on veut, sans égard pour leur dignité humaine, le respect qu'on leur doit, leur volonté, leurs droits, leur autonomie d'action, etc. La publicité sexiste, le harcèlement sexuel, la pornographie, la prostitution, l'inceste, le viol, les mutilations génitales, le trafic sexuel et la violence conjugale constituent des violences où les femmes sont précisément *objectivées* pour mieux être appropriées par les hommes.

Guillaumin précise un élément important : l'appropriation des femmes est *collective* dans la mesure où elle est assurée par les lois, les institutions, les structures, les valeurs et les pratiques qui organisent la société. Dès lors, l'appropriation est permise, légalisée et légitimée par les structures sociales. Pensons à la pornographie et à la publicité sexiste qui sont tout à fait légales, de plus en plus accessibles et qui produisent des profits faramineux. Pensons à la prostitution, une pratique courante même si elle est partiellement criminalisée¹. Dans ces trois situations, le corps des femmes

1. Ce qui est criminalisé, c'est le fait de proposer ou de solliciter des « services » sexuels contre rémunération. L'acte lui-même d'acheter des « services » sexuels ou de se prostituer n'est pas criminel.